



OFDIG

Observatoire francophone
pour le développement
inclusif par le genre

Réflexions féministes interculturelles : expériences belges et québécoises

Sous la direction de

Caterine Bourassa-Dansereau
Marie Langevin
Stéphanie Panneton

Cahier de recherche
No 08-2025

UQÀM

AUF



Mention légale

Le contenu de ce cahier de recherche n'engage que ses auteurs.trices.

Cahier de recherche OFDIG n° 08-2025

« Réflexions féministes interculturelles : expériences belges et québécoises »

Caterine Bourassa-Dansereau, Marie Langevin, Stéphanie Panneton

ISBN :

Version imprimée 978-2-9821216-67-6

Version numérique 978-2-9821216-8-3

Dépôt légal, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2025

À propos de l'OFDIG

La mission de l'OFDIG est de favoriser l'égalité femmes-hommes et d'accroître l'autonomie et le pouvoir d'agir des femmes et des filles au sein des milieux économiques, des systèmes éducatifs, du domaine de l'enseignement supérieur et de la recherche, trois secteurs-clés du développement inclusif.

L'OFDIG fait avancer et consolide, entre autres, les connaissances sur le développement inclusif par le genre et l'égalité femmes-hommes dans la francophonie internationale. De façon concrète, les objectifs spécifiques de l'OFDIG sont de :

- Produire des données fiables sur le développement inclusif par le genre au sein de la Francophonie.
- Mettre en place un réseau d'expert·e·s francophones sur le développement inclusif par le genre (DIG) et les études féministes dans les milieux économiques, les systèmes éducatifs, le domaine de l'enseignement supérieur et de la recherche.
- Développer des outils et des guides de bonnes pratiques à destination de la Francophonie institutionnelle, du secteur privé et de la société civile, pour la mise en place d'actions favorables au DIG.
- Soutenir les partenaires dans la conception et la mise en place de leurs politiques de développement inclusif par le genre dans des perspectives féministes, en particulier pour les femmes et les filles (formations, accompagnement à l'élaboration des plaidoyers, des politiques et plans d'action, appui technique).
- Promouvoir des milieux libres de toutes violences fondées sur le genre.

Axes de recherche

La programmation scientifique de l'Observatoire vise à faire avancer et consolider les connaissances sur le développement inclusif par le genre (DIG) et l'égalité femmes-hommes (EFH) dans la Francophonie en mobilisant des approches féministes, inclusives et décoloniales de coconstruction des savoirs, notamment dans les antennes régionales de l'Observatoire en Afrique du Nord, en Afrique de l'Ouest, en Afrique centrale et des Grands Lacs, ainsi que dans les Amériques.

Axe 1 : Portrait et documentation du développement inclusif par le genre (DIG) et de l'égalité femmes-hommes (EFH) dans la Francophonie

- Production de données qualitatives fiables sur le DIG permettant de rendre plus visibles les inégalités femmes-hommes dans les milieux économiques, les systèmes éducatifs, le domaine de l'enseignement supérieur et de la recherche.
- Construction de catalogues d'indicateurs internationaux sur le DIG répertoriant les données déjà existantes. Évaluation critique de ces corpus de données à travers la prise en compte de la nature systémique des inégalités et documentation des dimensions invisibilisées des inégalités FH dans les secteurs clés du DIG (les milieux économiques, les systèmes éducatifs, le domaine de l'enseignement supérieur et de la recherche).
- Production de plaidoyers et appui aux organisations partenaires engagés pour l'inclusion des femmes et des filles dans les processus de développement inclusif.

Axe 2 : Cartographie et diffusion de pratiques partenariales féministes, inclusives et décoloniales en faveur de l'égalité femmes-hommes (EFH)

- Documentation, analyse et création de répertoires des bonnes pratiques favorisant le DIG et l'EFH dans la Francophonie dans les trois secteurs clés de l'OFDIG (les milieux économiques, les systèmes éducatifs, le domaine de l'enseignement supérieur et de la recherche).
- Avec les groupes partenaires, coconstruction et diffusion de guides, de protocoles et d'outils favorisant la recherche et les pratiques partenariales féministes, inclusives et décoloniales.
- Soutien aux pratiques partenariales féministes, inclusives et décoloniales des organismes et groupes partenaires.

Note sur les autrices

AMER Noura, Doctorante en psychologie sociale et interculturelle à l'Université libre de Bruxelles (ULB). Présidente d'AWSA-Be asbl, Belgique.

ARGOUARC'H Elise, Doctorante en ethnologie de l'interculturel et de l'oralité, Université Laval, Chargée de projet à RAPAIL, Canada.

BEAUCHESNE Marie, Professeure au Département de psychosociologie et travail social, UQAR, Canada.

BOURASSA-DANSEREAU Caterine, Codirectrice, OFDIG, professeure au Département de communication sociale et publique, UQAM, Canada.

LANGEVIN Marie, Codirectrice, OFDIG, Professeure au Département de stratégie, responsabilité sociale et environnementale, UQAM, Canada.

LATHOUD Ingrid, Chercheuse, Conseillère pédagogique à la recherche, Cégep de Saint-Jérôme (Québec), Canada.

MÉLOTTE Patricia, Conseillère psychosociale, Université libre de Bruxelles, Belgique.

MICHEL Claire, Psychologue clinicienne et spécialisée en psychologie interculturelle et sociale, Ancienne élève de l'Université Libre de Bruxelles, Belgique.

PANNETON Stéphanie, chargée de soutien à la recherche et à la planification, OFDIG, Canada.

RUGIRA Jeanne-Marie, Professeure au Département de psychosociologie et travail social, UQAR, Canada.

Table des matières

Résumé	6
Comment les femmes de la Francophonie concilient-elles la rencontre du féminisme et de l'interculturel ?	
Regards pluriels sur un croisement aux multiples enjeux	7
Caterine Bourassa-Dansereau et Marie Langevin, Stéphanie Panneton	
Présentation sociohistorique de l'évolution des approches interculturelles en recherche et intervention	11
Ingrid Lathoud	
Transformations du secteur associatif féministe au sein de l'immigration belgo-marocaine au regard du contexte migratoire	19
Noura Amer	
«On ne naît pas féministe, on le devient» : l'identité féministe chez les femmes belges de différentes cultures	35
Patricia Mélotte et Claire Michel	
Placer l'intersectionnalité au cœur de l'intervention interculturelle : une initiative au service de l'accueil des femmes réfugiées au Bas-Saint-Laurent	51
Jeanne-Marie Rugira, Marie Beauchesne, Élise Argouarc'h	

Résumé

La rencontre entre les cadres féministes et interculturels est complexe et leur conciliation fait l'objet de défis multiples. Ce cahier de recherche vise à présenter trois contributions de chercheuses s'étant penchées sur différents aspects de cette question. Ces riches contributions proposent une réflexion sur des pistes d'action possibles et un croisement entre féminisme et interculturel.

D'abord, **Noura Amer** (Belgique) présente l'évolution et l'organisation de la lutte féministe dans les associations belgomarocaines, en regard du contexte migratoire spécifique de la Belgique.

De plus, **Patricia Mélotte** et **Claire Michel** (Belgique) mettent en lumière le *pourquoi* et le *comment* de l'identité féministe chez des femmes issues de trois groupes aux appartenances culturelles diversifiées, caractérisées par leurs appartenances sociales et leurs vécus migratoires.

Finalement, **Jeanne-Marie Rugira, Marie Beauchesne** et **Elise Argouarc'h** (Québec) décrivent la complexité et les difficultés de l'intervention lors de situation où cohabitent les enjeux interculturels, migratoires et de genre.

Ces contributions nous amènent à penser et à agir en tenant compte de la complexité des parcours féministes et des femmes s'identifiant ainsi.

Comment les femmes de la Francophonie concilient-elles la rencontre du féminisme et de l'interculturel ? Regards pluriels sur un croisement aux multiples enjeux

Caterine Bourassa-Dansereau et Marie Langevin, Stéphanie Panneton¹

Par ses activités à travers la Francophonie, l’Observatoire francophone pour le développement inclusif par le genre (OFDIG) a la chance de déployer ses réseaux à l’international. Les membres de l’OFDIG participent à des événements lors desquels des femmes d’horizons divers, toutes engagées pour l’égalité femmes-hommes (EFH) et une plus grande justice sociale, se rencontrent, échangent et se mettent en action. Ainsi, en 2023, nous avons eu l’opportunité de collaborer à une initiative stimulante de partenaires belges ayant organisé une journée d’étude à la Maison des Femmes MOVE asbl de Molenbeek (Bruxelles, Belgique). Intitulée *Défis interculturels et féministes pour les professionnel.le.s dans l’accompagnement des femmes*, la journée a permis de soulever des pistes d’action favorisant la transformation des rapports sociaux de genre et liés à la diversité des femmes au sein des pratiques professionnelles, de partager des pratiques inspirantes et de développer de nouvelles solidarités. La rencontre entre chercheuses et professionnelles a aussi permis d’identifier les défis qui persistent lorsqu’on souhaite concilier les approches interculturelles et féministes lors de l’intervention. Nous présentons certaines de ces réflexions dans ce cahier.

En recherche comme en intervention, le croisement entre les cadres interculturel et féministe n’est pas toujours simple. Du côté de «l’interculturel», rappelons que les études migratoires ont longtemps invisibilisé les femmes en abordant les questions associées à partir de points de vue androcentrés (Morokvasic, 2011). Selon Morokvasic (2011: 30), la prétention d’un «masculin neutre» a ainsi longtemps établi une «confusion entre “migration” et “migration des hommes”». Aujourd’hui, les expériences de migration des femmes sont heureusement mises en lumière et des cadres d’analyse

1. L’OFDIG remercie Véronique Bertrand-Bourget qui a activement participé aux phases initiales de ce projet de publication et développé les contacts avec les groupes participant à cette publication. L’OFDIG remercie chaleureusement Stéphanie Panneton qui a, par la suite, coordonné l’ensemble du processus d’édition de ce cahier de recherche. Merci à Mouna Douab et Sarah Naciri pour le travail d’édition final du projet de publication.

spécifiques sont mobilisés par les chercheur·ses du domaine de l'interculturel pour les comprendre. Toutefois, une certaine *invisibilité du genre* persiste dans ce champ d'études et les approches féministes restent peu présentes dans le domaine (Heine, Bourassa-Dansereau et Jimenez, 2023).

Du côté féministe, on pense premièrement aux critiques intersectionnelles et décoloniales historiquement portées par les féministes afro-américaines (notamment Davis, [1981] 2020 ; hooks, [1981], 2015) et indiennes (notamment Mohanty, 1988 ; Spivak, 2009) pour illustrer les défis associés au croisement entre l'interculturel et le féminisme. Ces critiques qui dénoncent les visées universalistes d'un certain féminisme majoritaire (blanc, occidental, de classes socioéconomiques privilégiées) mettent aussi en lumière la vision monolithique de *la femme* qu'il porte. Cette vision unidimensionnelle invisibilise la pluralité du groupe social hétérogène *des femmes* ainsi que les contextes sociopolitiques et historiques diversifiés dans lesquels elles évoluent.

Nasima Moujoud (2008) souligne par ailleurs, dans ses travaux sur la migration féminine, que les chercheur·ses et intervenant·es féministes peuvent entretenir une vision binaire, voire évolutionniste des femmes issues de l'immigration. La migration des femmes du Sud global vers le Nord global serait alors considérée comme étant nécessairement «émancipatoire», les femmes migrantes quittant des sociétés du Sud, où elles subiraient *de facto* des oppressions et discriminations genrées, afin d'accéder aux sociétés d'accueil du Nord qui permettraient leur «libération». Dans cette vision teintée de colonialisme, les femmes immigrantes risquent d'être imaginées, considérées et abordées comme étant foncièrement des femmes victimes, soumises, opprimées, sexuellement contraintes, essentiellement dédiées à leur famille et sans ressources (voir notamment Bolla, 2019 ; Martin et Roux, 2015 ; Stewart-Harawira, 2007 ; Vatz-Laroussi, Doré et Kremer, 2019).

Ainsi, la rencontre entre les cadres féministes et interculturels est parfois complexe et les défis liés à leur conciliation sont multiples. Dans ce cahier de recherche, nous présentons trois contributions de chercheuses s'étant penchées sur différents aspects de cette question pour les femmes d'horizons divers.

Dans sa contribution intitulée «Transformations du secteur associatif féministe au sein de l'immigration belgo-marocaine au regard du contexte migratoire», Noura Amer (Belgique) présente l'évolution et l'organisation de la lutte féministe dans les associations belgomarocaines, en regard du contexte migratoire spécifique de la Belgique. Les points de vue historique, intergénérationnel et sociopolitique qui traversent sa contribution nous permettent de mieux comprendre comment les enjeux interculturels et féministes se complètent et se répondent chez ces femmes militantes et engagées.

En explorant, dans une étude comparative, la construction et l'expression de l'identité féministe chez trois groupes de femmes belges aux appartenances culturelles diversifiées, Patricia Mélotte et Claire Michel (Belgique) mettent en lumière le *pourquoi* et le *comment* de l'identité féministe chez ces femmes,

caractérisée par leurs appartenances sociales et leurs vécus migratoires. La contribution « “On ne naît pas féministe, on le devient” : l’identité féministe chez les femmes belges de différentes cultures » nous montre les points de convergence (le refus du sexisme, un premier contact avec une féministe, etc.) et de divergence (l’importance accordée à la dimension collective de la lutte, la combinaison des discriminations vécues, etc.) dans la construction identitaire des femmes rencontrées et l’imbrication entre les enjeux interculturels et féministes dans leurs parcours.

Finalement, Jeanne-Marie Rugira, Marie Beauchesne et Elise Argouarc’h (Québec) mettent en lumière, dans leur contribution « Placer l’intersectionnalité au cœur de l’intervention interculturelle : une initiative au service de l’accueil des femmes réfugiées au Bas-Saint-Laurent », la complexité et les difficultés de l’intervention lors de situation où cohabitent les enjeux interculturels, migratoires et de genre. Pour favoriser un renouvellement des pratiques dans cette région du Québec qui accueille de nombreuses femmes réfugiées, elles nous présentent l’initiative *Uni Femmes* qui permet la mise en place d’une concertation intersectionnelle innovante pour agir en fonction du genre dans l’intervention interculturelle.

Ces riches contributions nous font réfléchir aux défis, mais aussi aux apports d’un croisement et d’une possible réconciliation entre l’interculturel et le féminisme. Elles nous amènent, comme chercheur·ses, professionnel·les, étudiant·es ou décideur·ses, à favoriser une pensée et des pistes d’action s’inscrivant dans la complexité dans le monde multidimensionnel.

Bibliographie

- Bolla, L. (2019). Genre, sexe et théorie décoloniale : Débats autour du patriarcat et défis contemporains. *Les Cahiers du CEDREF*, 23, 136-169, <https://doi.org/10.4000/cedref.1244>
- Davis, A. ([1981] 2020). *Femmes, race et classe*. Paris : des femmes.
- Heine, A., Bourassa-Dansereau, C. et Jimenez, E (dir.) (2023). *Pratiques interculturelles féministes*. Bruxelles : Editions Académia.
- hooks, b. ([1981] 2015). *Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminisme*. Paris : Cambourakis.
- Martin, H. et Roux, P. (2015). Recherches féministes sur l’imbrication des rapports de pouvoir : Une contribution à la décolonisation des savoirs. *Nouvelles Questions Féministes*, 34(1), 4-13, <https://doi.org/10.3917/nqf.341.0004>.
- Mohanty, C. T. (1988). Under Western Eyes: Feminist Scholarship and Colonial Discourses. *Feminist Review*, 30, 61-88.
- Moujoud, N. (2008). Effets de la migration sur les femmes et sur les rapports sociaux de sexe. Au-delà des visions binaires. *Les Cahiers du CEDREF*, 16, 57-79, <https://doi.org/10.4000/cedref.577>.

- Morokvasic, M. (2011) L'(in)visibilité continue. *Cahiers du Genre*, 51(2), 25-47. <https://doi.org/10.3917/cdge.051.0025>.
- Spivak, G. C. ([1988] 2009). *Les subalternes peuvent-elles parler?* Paris : Éditions Amsterdam.
- Stewart-Harawira, M. (2007). Practicing Indigenous Feminism: Resistance to Imperialism. Dans J. Green (dir.), *Making Space for Aboriginal Feminism*. Londres : Zed Books.
- Vatz Laaroussi, M., Doré, C. et Kremer, L. (2019). *Femmes et féminismes en dialogue: Enjeux d'une recherche-action-médiation*. Paris: L'Harmattan.

Présentation sociohistorique de l'évolution des approches interculturelles en recherche et intervention

Ingrid Lathoud

Évolutions des approches interculturelles en intervention

L'intervention interculturelle a longtemps été comprise et pratiquée dans une perspective assimilationniste ou culturaliste. Dans les années 1950-1960, en Europe de l'Ouest et en Amérique du Nord, l'assimilationnisme avait pour projet d'assimiler les personnes immigrantes et réfugiées – et, plus largement, les personnes racisées, «non blanches» – à la société d'accueil majoritairement blanche². L'assimilationnisme prend racine dans l'histoire coloniale. Dès la fin du XV^e siècle, les empires coloniaux européens ont transmis et défendu l'idée d'une supériorité des Européens blancs sur les peuples non blancs. Ils ont ainsi établi une hiérarchisation des «races» et, du même fait, ont assis leur domination sur les peuples qu'ils ont violemment colonisés (Quijano, 2007; Thuram, 2020). L'avènement du monde «postcolonial» et les indépendances n'ont marqué ni la fin de la colonisation ni la fin du racisme, mais ont vu se déployer de nombreux projets néocoloniaux, perpétuant ainsi les rapports de pouvoir basé sur la «race» (Thuram, 2020; Mencé-Caster et Bertin-Elisabeth, 2018). Les politiques assimilationnistes ont largement participé à ce néocolonialisme en maintenant cette hiérarchisation ainsi que les oppressions, discriminations et inégalités qui en découlent. Elles ont, entre autres, régulièrement invoqué l'incompatibilité des «autres» cultures avec la civilisation occidentale, induisant la peur de l'Autre – le colonisé, le racisé – et y voyant un danger pour la «cohésion sociale» et l'«identité nationale».

2. Pour Maillé (2017: 173): «Alors que la pensée libérale aborde la race comme un trait non significatif de l'identité, les travaux de plusieurs féministes réfutent précisément cette vision libérale d'un monde qui serait neutre et objectif sur les questions de race et s'attardent à montrer le fonctionnement des priviléges invisibles de la couleur et de la localisation pour les femmes comme pour les hommes; c'est ce que sous-tend le concept de blanchité (whiteness). La blanchité est une catégorie fictive et non biologique, mais elle est également un fait social qui comporte des conséquences réelles en termes de priviléges. Son importance se fonde dans le changement de perspective qu'elle suggère: aussi longtemps que les Blanches et les Blancs ne seront pas nommés et perçus comme un groupe «racial» au même titre que tous les autres groupes, alors le "Blanc" sera la norme, le standard, l'universel.»

De son côté, l'approche culturaliste des années 1970-1980 aborde toute situation problématique, tout enjeu rencontré par la lunette de la « culture » des personnes immigrantes ou racisées, ou par celle du « choc » entre leur culture et celle dans laquelle l'intervention a lieu³. L'approche culturaliste présente les cultures comme statiques, univoques, sans prendre en compte les contextes ou les processus de leur appropriation spécifiques et différenciés par les personnes et les groupes en fonction de la classe, de la race, du genre, de la situation de handicap, de l'âge, etc. Dans un cadre d'intervention, cette approche est par ailleurs porteuse d'un paradoxe. D'un côté, la personne immigrante est considérée comme déterminée par sa culture, incapable de s'en distancier individuellement. De l'autre, la culture du milieu d'intervention est perçue comme étant neutre et peu pertinente ou influente au contexte interventionnel, la personne intervenante étant ainsi considérée comme neutre, objective et surtout capable de se détacher de sa culture. Dans la pratique, l'intervention inspirée de l'approche culturaliste apporte le même type de réponse aux personnes en situations jugées culturellement similaires, sans prendre en compte la complexité des contextes et des personnes impliquées. De plus, elle alimente différents stéréotypes et préjugés renforçant les rapports de pouvoir existants entre « cultures » et donc, entre personnes intervenantes (appartenant à la culture « neutre ») et femmes immigrantes et racisées (appartenant aux cultures « autres »).

S'éloignant de cette vision monolithique et déterminante de la culture, Margalit Cohen-Emerique (1999) affirme plutôt que l'expression de la culture ainsi que le sens accordé à l'interaction entre la personne intervenante et la personne immigrante sont subjectifs, c'est-à-dire propres à chaque individu. Plutôt que de considérer la rencontre entre « cultures », cette approche de l'intervention interculturelle suggère la rencontre entre « personnes porteuses de culture ». En 2011, Cohen-Emerique actualise l'approche interculturelle subjectiviste en l'ancrant dans une perspective interactionniste et situationnelle. Ainsi, elle montre qu'on ne peut comprendre ces relations interpersonnelles qu'en reconnaissant les rapports hiérarchiques qui existent entre les différents groupes sociaux et, notamment, entre les groupes majoritaires et les groupes minoritaires. La mise en contexte historique, sociale et géopolitique des situations vécues par les personnes immigrantes et racisées devient alors nécessaire pour en avoir une vision globale et prendre la mesure de leur complexité. Bien que cette perspective interactionniste et situationnelle se rapproche des prémisses de l'approche interculturelle critique, l'ancrage subjectiviste de Cohen-Emerique reste prégnant et oriente l'intervention davantage sur « les dimensions micros de la relation interculturelle », entre la personne intervenante et la personne accompagnée (Montgomery et Agbobli, 2017 : 20).

3. Notons que cette approche renvoie à une vision « monoculturelle » des groupes et des individus, alors qu'il s'agit d'une question complexe : les personnes et les groupes sont traversés par de nombreuses influences « culturelles ».

Ces approches ont fait face à différentes critiques, entre autres à propos de leurs capacités restreintes à mettre en lumière l'ancrage sociopolitique et historique de l'intervention interculturelle et, particulièrement, en ce qui a trait aux contextes complexes et aux structures sociales dans lesquels se situe l'intervention (Rachédi, 2024). Ainsi, alors que l'approche subjectiviste cherche à prendre en considération les relations de pouvoir dans la relation interculturelle, les approches critiques examinent les rapports *au-delà* de la relation d'intervention. Elles se penchent spécifiquement sur *les dimensions macro* de l'intervention interculturelle, c'est-à-dire les contextes historiques, sociaux, politiques et organisationnels qui produisent et maintiennent des injustices à l'égard des personnes immigrantes et racisées. Les approches critiques apportent ainsi un éclairage plus large sur les situations et expériences vécues, surtout en ce qui concerne l'impact de l'histoire notamment coloniale, des politiques migratoires et institutionnelles ainsi que sur les idées véhiculées par l'enseignement, les médias, la culture ou la pop culture sur les personnes immigrantes. Ces éléments participent des rapports de pouvoir asymétriques et des discriminations systémiques envers les personnes immigrantes et racisées. En s'intéressant à ces dimensions, les approches critiques visent explicitement le « renversement des rapports de pouvoir dans un but de changement social plus large » (Montgomery et Agbobli, 2017: 22).

Dans une perspective interculturelle critique, ce changement social se traduit par différentes pratiques d'intervention. Les personnes intervenantes s'efforcent de se situer et de situer leur point de vue, d'adopter une posture « d'humilité et de curiosité à l'égard des différentes formes de savoirs venues d'ailleurs » (Rachédi et Legault, 2019: 163). Elles amplifient la voix des personnes et des groupes minorisés. L'intervention se structure autour d'une approche plus collaborative qui se traduit par l'écoute, la reconnaissance et la validation des expériences des personnes immigrantes et racisées, de leurs points de vue ainsi que par la construction de solutions *avec* elles. Une intervention interculturelle critique suggère également la reconnaissance des rapports de domination qui existent entre la personne intervenante et la personne accompagnée : elle cherche à les déconstruire et à créer d'autres manières de travailler avec les personnes impliquées. Pour Rachédi (2024: 13), une réelle approche interculturelle critique au Québec nécessite par ailleurs la reconnaissance des inégalités structurelles et, en premier lieu, la reconnaissance du racisme systémique qui « maintiennent une logique raciale qui, elle, est toujours issue de l'esclavage, de la colonisation, de l'impérialisme au Québec et des autres systèmes de domination (patriarcat, suprématisme blanc) ».

De manière concrète, dans les milieux de pratique, la praxis⁴ interculturelle (Sorrells, 2016) fait le pont entre les approches critiques et subjectivistes, en tenant compte à la fois des dimensions macro et micro de l'intervention interculturelle (Montgomery et Agbobli, 2017). Sorrells (2013) définit six points d'an-

4. La praxis est définie par Marchand, Corbeil et Boulebsol (2020: 38) comme « l'articulation dialogique entre théories et pratiques à des fins de mise en actions critiques et émancipatrices ».

crage de la praxis interculturelle: 1) la curiosité envers l'autre (questionnement), 2) la connaissance des personnes engagées dans l'intervention et de leur cadre de référence ainsi que la reconnaissance de leurs biais et la capacité de s'en décenter (cadrage), 3) la prise de conscience des rôles et des positions sociales de chacune et de leur entrecroisement (positionnement), 4) le partage réciproque d'expériences et de perspectives (dialogue), 5) la capacité des personnes engagées dans l'intervention à se remettre en question et à transformer leurs pratiques, comportements et perceptions du monde et de l'autre (réflexivité) et 6) la mise en œuvre d'actions concrètes visant un changement social (agir).

Résolument critique, la praxis interculturelle vise à éviter toute généralisation des situations des personnes, encourage les allers-retours entre le travail réflexif et la pratique des personnes intervenantes et recherche «la compréhension mutuelle, l'action et la justice sociale» (Montgomery et Agbobli, 2017: 24). Il s'agit donc d'une combinaison de théories et de pratiques visant le changement de la situation de la personne accompagnée et le changement social. Elle engage l'action autour de toutes les personnes actrices d'une situation, soit les personnes accompagnées, intervenantes et actrices sociopolitiques (gouvernements, institutions, organismes, associations, citoyens et citoyennes, etc.).

L'approche critique en intervention interculturelle étant de plus en plus reconnue, de nombreuses personnes intervenantes intègrent les aspects critiques dans leur pratique, par exemple en considérant les conséquences des décisions politiques et des lois sur les situations des personnes accompagnées, en prenant en compte les freins systémiques à l'accès aux soins de santé et aux services en santé mentale selon le statut migratoire ou la race supposée, en prenant conscience des parcours migratoires complexes et de leurs impacts sur l'installation des personnes, particulièrement des femmes immigrantes. Toutefois, la mise en œuvre d'une approche critique de l'intervention interculturelle, dans la théorie comme dans la pratique des organismes interculturels, est encore une avenue à explorer. En effet, bien que certains aspects critiques soient pris en compte et instaurés dans leurs pratiques, l'approche intersubjective a encore une place prégnante dans les interventions réalisées. Malheureusement, elles permettent rarement de révéler les intersections d'oppressions auxquelles les femmes immigrantes et racisées font face et ne mettent ni en relief ni n'explicitent les systèmes de domination en jeu (racisme, colonialisme, sexism, patriarcat, capitalisme, hétéronormativité, etc.) et leurs imbrications. En effet, dans un contexte interculturel, une combinaison d'éléments micro (discrimination) et macro (oppression) pèse sur certains groupes. C'est le cas des femmes immigrantes et racisées.

Il est nécessaire d'expliquer les systèmes de domination qui s'entrecroisent et les rapports de pouvoir qui caractérisent l'expérience des femmes immigrantes et racisées. Ce sont les enjeux abordés dans la prochaine section, à travers l'intersectionnalité.

Les approches interculturelles critiques : apports féministes

Les approches interculturelles critiques visent l'émancipation et le renforcement du pouvoir d'agir des personnes accompagnées, mais elles mettent peu en relief et n'explicitent pas les systèmes de domination en jeu (racisme, colonialisme, sexism, patriarcat, capitalisme, hétéronormativité, etc.) et leurs imbrications. En effet, dans un contexte interculturel, une combinaison d'éléments micro et macro pèse sur certains groupes. C'est le cas des femmes immigrantes et racisées. Prenons l'exemple des femmes demandeuses d'asile ou réfugiées. Au Québec, du fait de leur statut migratoire et des lois régissant la santé et les services sociaux, elles ne peuvent être suivies gratuitement lors de leur grossesse et doivent débourser des sommes considérables pour assurer leur santé et celle de leur bébé, alors qu'elles se trouvent déjà souvent dans une situation économique précaire (Direction régionale de santé publique du CIUSSS du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal, 2019). Pensons aussi aux femmes autochtones et aux femmes noires qui subissent, encore aujourd'hui, des stérilisations forcées ou des violences gynécologiques et obstétricales (Fournier, 2021 ; Regroupement Naissance-Renaissance, 2019), leur niant ainsi à la fois leurs droits, leur dignité, leur capacité à faire des choix éclairés et à s'autodéfinir ou en les infantilisant (Vergès, 2017a, 2017b ; Thuram, 2020). Ou encore, mettons en lumière la situation des femmes qui peinent à accéder à la francisation, par manque de place, absence de services de garde et de compensation financière ou pour cause d'horaires inadaptés aux réalités des mères.

Ces exemples montrent l'imbrication des dimensions raciale et genrée des systèmes (politiques, organisationnels et sociaux) dans lesquels les femmes racisées et immigrantes évoluent. Bien que les approches interculturelles critiques prennent en compte les dimensions micro et macro de l'intervention interculturelle et qu'elles aient à cœur de faire entendre les voix des personnes et groupes accompagnés, elles n'orientent pas spécifiquement leur analyse sur les inégalités de genre qui touchent les femmes immigrantes et racisées. Pourtant, ces discriminations systémiques montrent la nécessité de réfléchir et d'agir sur les enjeux liés au genre dans un contexte d'intervention interculturelle.

Malgré l'intérêt des approches féministes pour explorer les enjeux de genre dans un contexte interculturel, la littérature autour de l'intervention interculturelle fait peu état des apports, enjeux et défis d'une perspective féministe dans ce contexte. Lorsque des liens sont établis, ils le sont souvent sur le plan théorique et décrivent rarement les pratiques qui permettraient de prendre en compte à la fois des enjeux interculturels et de genre. Pourtant, de nombreux éléments des pratiques féministes peuvent être mis en œuvre dans le cadre d'une intervention interculturelle auprès de femmes immigrantes et racisées.

Caterine Bourassa-Dansereau (2019) articule explicitement la praxis interculturelle de Sorrells (2016) avec l'intervention féministe intersectionnelle (Marchand, Corbeil et Boulebsol, 2020; Bigaouette

et al., 2018) pour constituer les principes d'une intervention interculturelle féministe. Elle décrit trois éléments essentiels à prendre en compte :

- 1) La posture de la personne intervenante qui, dans une perspective interculturelle féministe, doit prendre conscience de son cadre de référence et de ses biais – particulièrement concernant l'entrecroisement des enjeux de genre et des enjeux interculturels (langue, culture(s), religion, statut migratoire, racisation, etc.) – ainsi que de leurs impacts possibles dans l'intervention (micro), pour éviter de (re) produire des inégalités (macro) et pour adapter ses interventions aux besoins spécifiques de chaque femme.
- 2) La nature de la relation entre la personne intervenante et la personne accompagnée, afin d'établir des relations égalitaires et de prendre conscience des caractéristiques – privilèges et marginalisations – induisant des expériences de vie et des possibilités différentes, notamment concernant les enjeux interculturels et de genre. À travers cette relation, les femmes sont reconnues et encouragées dans leur pouvoir d'agir, favorisant leurs actions pour transformer leur situation individuelle et des éléments du contexte macro.
- 3) La reconnaissance de la complexité de chaque intervention interculturelle féministe, puisque chaque femme est différente, a une histoire, des expériences et des besoins singuliers associés aux enjeux interculturels et de genre qui s'imbriquent à la situation d'intervention.

Ainsi, il est nécessaire d'expliquer les systèmes de domination qui s'entrecroisent, de même que les rapports de domination, dans la manière d'entrevoir les savoirs des femmes et personnes immigrantes et racisées, notamment dans la perspective qu'elles puissent s'approprier/être réellement au cœur de l'intervention. La manière d'intervenir doit donc prendre en compte tous ces éléments, tout comme les milieux d'intervention.

Bibliographie

- Bigaouette, M., Cyr, C., Flynn, C., Lavoie, I.-A. (2018). *Intervention féministe intersectionnelle, réflexions et analyses pour des pratiques égalitaires et inclusives. Guide d'introduction à l'intention des partenaires*. Fédération des femmes des maisons d'hébergement pour femmes.
- Bourassa-Dansereau, C. (2019). L'intervention interculturelle féministe: intervenir en conciliant les enjeux interculturels et de genre. Dans A. Heine et L. Licata (dir.), *La psychologie interculturelle en pratiques* (p. 251-263). Bruxelles : Mardaga.
- Cohen-Emerique, M. (1999). Le choc culturel. *Antipodes*, (145), 3-48.
- Cohen-Emerique, M. (2011). *Pour une approche interculturelle en travail social. Théories et Pratiques*. Rennes : Les Presses de l'EHESP.

- Corbeil, C. et Marchand, I. (2010). L'intervention féministe: un modèle et des pratiques au cœur du mouvement des femmes québécois. Dans C. Corbeil et I. Marchand (dir.), *L'intervention féministe d'hier à aujourd'hui. Portrait d'une pratique sociale diversifiée* (p. 23-54). Montréal: Éditions du remue-ménage.
- Direction régionale de santé publique du CIUSSS du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal (2019). *Demandeurs d'asile, réfugiés et migrants à statut précaire. Un portrait montréalais*. https://santemontreal.qc.ca/fileadmin/fichiers/professionnels/DRSP/sujets-a-z/Inegalite_sociale_de_sante_ISS/Rap-Portrait_demandeurs_asile_Mtl.pdf
- Fournier, S. (2021). On m'a volé ma fertilité. *Radio-Canada*, 23 septembre. <https://ici.radio-canada.ca/recit-numerique/2945/sterilisations-non-consenties-quebec-canada-racisee-autochtone>.
- Marchand, I., Corbeil, C. et Boulebsol, C. (2020). L'intervention féministe sous l'influence de l'intersectionnalité: enjeux organisationnels et communicationnels au sein des organismes féministes au Québec. *Communiquer*, (30). <https://id.erudit.org/iderudit/1073803ar>.
- Mencé-Caster, C. et Bertin-Elisabeth, C. (2018). Approches de la pensée décoloniale. *Archipelées* [En ligne], 5, 27.
- Montgomery, C. et Agbobli, C. (2017). Mobilités internationales et intervention interculturelle: conceptualisations et approches. Dans C. Montgomery et C. Bourassa-Dansereau (dir.), *Mobilités internationales et intervention interculturelle: Théories, expériences et pratiques* (p. 29-50). Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Quijano, A. (2007). «Race» et colonialité du pouvoir. *Mouvements*, 51(3), 111-118.
- Rachédi, L. (2024). Pour une approche interculturelle critique au XXI^e siècle: Dépasser la culture pour lutter contre le racisme. *Intervention*, 158, 518.
- Rachédi, L. et Legault, G. (2019). Le modèle interculturel systémique: considérer les contextes. Dans L. Rachédi et B. Taïbi (dir.), *L'intervention interculturelle* (3^e édition, p. 144 -167). Montréal: Chene-lière Éducation.
- Regroupement Naissance-Renaissance (2020, 13 août). Le collège des médecins refuse d'écouter les femmes. *La Presse*, https://plus.lapresse.ca/screens/a253b152-b7ed-4d49-a237-79e43307a174_7C__0.html
- Sorrells, K. (2016). *Intercultural communication: Globalization and social justice* (2^e éd.). Londres: Sage publications.
- Thuram, L. (2020). *La pensée blanche*. Montréal: Mémoire d'encrier.
- Vergès, F. (2017a). Toutes les féministes ne sont pas blanches. *Le Portique*, 39-40, 1-18.
- Vergès, F. (2017b). *Le ventre des femmes. Capitalisme, racialisation, féminisme*. Paris: Albin Michel.

Transformations du secteur associatif féministe au sein de l'immigration belgo-marocaine au regard du contexte migratoire

Noura Amer

Introduction

En Europe, depuis plusieurs années, les femmes musulmanes sont au cœur des controverses autour de leur corps (port du foulard, burkini, etc.). Leur agentivité est constamment remise en cause (Benhadjoudja, 2018). Selon Sophie Bessis (2007), leur corps est au centre des interrogations que le monde arabe porte sur lui-même, où toutes les mouvances politiques et idéologiques se déterminent sur le statut des femmes, chargées traditionnellement de porter les signes identitaires.

C'est surtout autour des femmes qu'une opposition existe entre Occident et Orient et qui sert, selon Laura Nader (2006), à maintenir leur subordination dans les deux sociétés. Les autrices expliquent l'importance de la compréhension de la subordination des femmes dans une perspective dynamique où les idéologies concernant le genre n'émergent pas seulement comme le produit d'un débat interne sur les inégalités, mais comme des débats entre les idéologies dominantes de sociétés différentes. Cette perspective dynamique met en lumière la complexité de l'engagement féministe, particulièrement chez les femmes issues de l'immigration, et des multiples facteurs dont il dépend. Ces femmes se trouvent au cœur d'enjeux et de tensions intergroupes qui dépassent la question de l'égalité des genres.

Dans ce texte, nous essayons de comprendre l'évolution et les transformations du mouvement associatif féministe belgo-marocain dans le contexte belge avec les tensions qui divisent la société sur les questions migratoires. Il fait partie de notre recherche doctorale qui s'intéresse aux spécificités de l'engagement féministe belgo-marocain dans une perspective dynamique qui tient compte des appartенноances multiples des femmes et des tensions qui pourraient les traverser dans un contexte migratoire. Il traite plus spécifiquement de l'aspect collectif de la lutte à travers le monde associatif, ses tendances et son évolution. Nous tentons de comprendre comment ces féministes, depuis la création de la première

association en 1974, expriment et organisent collectivement leur lutte. Nous posons ainsi les questions suivantes : qu'est-ce qui motive leur action collective ? Comment les discriminations (racisme, islamophobie) influencent-elles et orientent-elles cette lutte ? Comment leurs identités multiples s'expriment-elles dans leur lutte collective ?

La population belgo-marocaine a été choisie, étant donné son nombre important en Belgique, sa visibilité et sa médiatisation. Cependant, la question posée pourrait concerner, à notre sens, toutes les communautés immigrées minoritaires défavorisées. Notre recherche est réalisée à Bruxelles, car 7 communes de la région bruxelloise accueillent près de 45 % de la population marocaine totale du pays (Bousetta, 2010).

Identités et féminismes au pluriel

Les féministes belgo-marocaines se trouvent au croisement de plusieurs appartenances qui forment leurs identités multiples. Elles subissent également différentes sortes de discriminations qui orientent leurs féminismes. Nous présentons quelques éléments théoriques qui nous semblent importants dans l'engagement féministe belgo-marocain. D'un côté, l'importance de l'inscription des féministes dans leur communauté et la construction d'une identité sociale positive et de l'autre, la présentation des courants féministes qui tiennent compte des aspects multiples de leurs identités et dans lesquels elles s'inscrivent majoritairement.

Identités

Selon Henri Tajfel (1978), l'identité sociale est le concept de soi d'un individu découlant de sa connaissance, de son appartenance à un groupe social ainsi que de la valeur et de la signification émotionnelle attachées à cette appartenance. Dans l'identification sociale, il y a un lien psychologique qui unit l'individu au groupe et une signification émotionnelle que représente un groupe social pour un individu. De plus, à travers la comparaison intergroupe, c'est la valeur sociale des appartenances groupales qu'on tente de tirer, car l'estime de soi en dépend (Festinger, 1954). C'est ainsi que des stratégies identitaires (Tajfel, 1978) sont développées. Ce sont les ressources individuelles ou collectives du sujet et des changements qu'il peut opérer dans un cadre culturel et social pour acquérir ou maintenir une identité positive. Le terme « stratégie » rend compte de la marge de manœuvre dont le sujet dispose dans le cadre de contraintes liées à la situation dans laquelle il se trouve.

On peut comprendre ces stratégies en termes de stratégies identitaires de gestion des conflits de codes culturels, repérés et catégorisés par Carmel Camilleri *et al.* (1990). Elles ont deux fonctions essentielles : une fonction intégratrice, pour préserver le moi en tant qu'unité intégrée et une fonction adaptative, pour trouver une place psychologique et sociale admissible. Les stratégies qui relèvent d'une cohérence

complexe proposent une articulation des représentations et des valeurs des deux codes culturels. Le sujet s'investit en construisant des formations originales à partir d'éléments issus des deux modèles culturels tout en s'adaptant, et cela de deux façons : l'individu met en œuvre une logique subjective qui lui permet d'éliminer la contradiction pour lui-même, mais pas en elle-même et alors il réinterprète les prescriptions traditionnelles dans le sens de ses intérêts, ou il maximise les avantages en piochant dans les deux systèmes, ce qui lui apporte le plus de gratification sans être gêné par les incompatibilités possibles (Temple et Pasquier, 2008).

Par ailleurs, l'identité s'exprime, et il est important de considérer l'aspect collectif dans la présentation de soi. Dans certains cas, on se définit prioritairement comme membre d'un groupe et, à travers l'ensemble de comportements, on vise à influencer la façon dont autrui appréhende notre identité. C'est ce qu'Olivier Klein, Russell Spears et Stephen Reicher (2007) appellent la « performance sociale de l'identité ». Cette dernière a deux fonctions : construire une identité sociale dans le but de la valider socialement et l'utiliser à des fins de mobilisation collective.

Féminismes

Selon Nouria Ouali (2015), l'engagement des féministes minoritaires⁵ en Belgique repose sur des motifs très variés : combattre les inégalités de genre, de classe et de race, mais aussi répondre à leurs besoins spécifiques, inscrire leur appartenance nationale, culturelle ou religieuse dans l'espace public, ou encore développer des projets transnationaux avec les pays d'origine. Ouali résume leur engagement en trois phases. Dans la première phase, à partir des années 1970, les migrantes se reconnaissent dans le néoféminisme⁶, mais s'inscrivent d'abord dans la perspective du retour au pays d'origine. La deuxième phase concerne la mobilisation des descendantes de l'immigration, à la fin des années 1980, qui se démarque de la démarche des associations tournées vers les pays d'origine, mais aussi des associations de jeunes et antiracistes qui ne donnent pas de place à la question du genre. Quant à la troisième phase, il s'agit de l'organisation et de la structuration de deux catégories de féministes, musulmanes et laïques. Dans la foulée des débats sur le port du voile islamique à l'école, les féministes musulmanes émergent sur la scène européenne en 2004 et ensuite, en réaction, cette troisième phase de mobilisation des femmes minoritaires est également marquée par des féministes laïques et universalistes.

Cependant, les premières critiques adressées au féminisme considéré comme hégémonique et ethno-centrique viennent principalement de femmes noires américaines qui rappellent que le racisme reste

5. Les militantes migrantes ou descendantes de migrant-es originaires du Maghreb, de Turquie et d'Afrique subsaharienne impliquées dans des rapports de race et de classe avec des « féministes majoritaires » et contestant le caractère universaliste du féminisme dominant en Belgique.

6. Le néoféminisme se mobilise principalement pour les revendications suivantes : le droit à disposer de son corps, l'égalité entre femmes et hommes sur les plans économique et social, la lutte contre les violences faites aux femmes et le partage des tâches domestiques.

pour elles une expérience aussi visible, quotidienne et virulente, ayant un impact davantage important que le sexism (Belleau, 1996; Enns, 2005, citée par Corbeil et Marchand, 2006). Ce discours est entamé par bell hooks et Angela Davis qui dénoncent également le fait que la réalité quotidienne des femmes racisées et les discriminations qu'elles subissent ne trouvent pas de résonance ni dans le mouvement de libération des Noirs ni au sein du mouvement d'émancipation des femmes (Corbeil et Marchand, 2006).

Ce même reproche sera repris au cours de la décennie suivante par la juriste noire américaine Kimberlé Crenshaw qui va introduire le terme « intersectionnalité » en 1989 (Corbeil et Marchand, 2006). L'approche intersectionnelle est une critique à la fois du féminisme et de l'antiracisme en montrant leur incapacité à ouvrir un espace aux sujets politiques minoritaires en leur sein (Çingi Kocadost, 2017). La notion d'intersectionnalité politique nous éclaire sur la position particulière assignée aux femmes de couleur dans au moins deux groupes subordonnés qui poursuivent des objectifs politiques souvent contradictoires. C'est une dimension intersectionnelle particulière de la dépossession qui oblige l'individu à cliver son énergie politique entre deux projets parfois antagonistes. Quand le féminisme n'interroge pas la race, cela aboutit à des stratégies de résistance qui reproduisent et renforcent souvent la subordination des « gens de couleur ». L'impuissance de l'antiracisme à interroger le patriarcat se traduit également par la reproduction de la subordination des femmes au sein de ce courant. Cela rend la situation des « femmes de couleur » très complexe, car adopter l'une ou l'autre de ces analyses revient à nier une dimension essentielle de leur subordination et empêche que se développe un discours politique davantage axé sur l'émancipation des femmes de couleur (Crenshaw et Bonis, 2005).

Quant à l'approche décoloniale, elle s'est développée dans le Sud global et les mouvements qui la composent luttent contre le racisme, le sexism et le capitalisme. Le féminisme décolonial milite pour la justice sociale et environnementale, les droits des peuples autochtones et la décolonisation des savoirs et des institutions (Vergès, 2019). En France, le terrain des féminismes se redessine à la suite de l'apparition de groupes d'afroféministes, de féministes musulmanes, de queer et de trans racisées ainsi que de l'intervention de femmes racisées contre les violences policières, l'islamophobie et la négrophobie (Vergès, 2017).

Ces deux approches, majoritairement adoptées au sein du féminisme belgo-marocain, ont été précédées par le féminisme islamique qui a fait son entrée dans le paysage belge en 2004. Le terme de féminisme islamique est apparu simultanément dans plusieurs lieux du globe, notamment dans les milieux intellectuels et universitaires des années 1990. Il a été élaboré, tout d'abord, en Iran dans des revues qui mettaient en lumière les interprétations sexistes des textes religieux (Latte Abdallah, 2010). Des femmes se sont démarquées par leurs pratiques et leurs discours de l'islam traditionnel et ont affirmé clairement leur refus d'une culture patriarcale sacralisée par la religion. D'une part, la réappropriation

par les femmes du religieux comme moyen d'affirmation de soi emprunte des formes diversifiées, de l'individuel au collectif. Il s'agit d'une sorte de stratégie de négociation entre la modernisation et le conformisme des traditions. D'autre part, l'acquisition d'un savoir religieux confère aux femmes qui s'y consacrent un statut différent au sein de la famille et permet de renégocier les rôles et les rapports de genre. Enfin, l'implication dans la vie associative et politique fait des femmes les actrices des changements qui les concernent (Touati, 2006). Cependant, des polémiques et des réticences ont accompagné l'apparition du féminisme islamique en Europe, notamment parce qu'il a été promu par Tariq Ramadan et son mouvement « Présences Musulmanes » au centre de plusieurs controverses (Haddou, 2007).

Méthodologie

Nous nous intéressons à la question de l'évolution du féminisme belgo-marocain et à son expression collective : comment ce féminisme s'exprime-t-il et change-t-il dans un contexte migratoire et sous les diverses tensions qui le traversent ?

Nous avons réalisé sept entretiens individuels de plus ou moins 45 minutes avec des féministes de plusieurs générations et associations. Ces dernières divergent dans leur relation avec la religion, allant de la non-croyance au conservatisme. Elles ont répondu à une question ouverte sur le mouvement associatif féministe au sein des communautés belgo-marocaines et de son évolution. S'exprimant en leur nom, quatre sont de la première génération de féministes⁷ ayant la soixantaine et trois militantes de la jeune génération. Elles seront représentées par les noms des étoiles brillantes : Mimosa, Naos, Adhara, Hadar, Véga, Spica et Capella.

Pour analyser les données, nous avons retranscrit tous les entretiens et effectué une analyse thématique en nous appuyant sur les travaux de Braun et Clarke (2006) qui proposent une analyse en six étapes : la familiarisation avec les données, la génération des codes (nous avons utilisé le logiciel Nvivo à cette fin), la recherche des thèmes que nous révisons à l'étape suivante pour ne garder que ceux qui sont essentiels, la formulation d'une définition finale de chaque thème pour arriver, enfin, à la rédaction. Nous avons identifié plusieurs thèmes dont l'inscription dans le féminisme et ses courants, les expériences dans l'associatif, la diversité des femmes immigrées, les contextes social et politique, les luttes multiples, la différence et le clivage entre les féministes et les enjeux de leur lutte féministe. Nous présentons les principaux résultats de cette étude.

7. Féministes des années 1970-1980.

L'évolution du mouvement féministe belgo-marocain

Féminismes générations

De la gauche à l'islam

Les militantes de la première génération évoquent le contexte politique de leur engagement ainsi que celui de la jeune génération. Elles auraient développé leur conscience politique au sein des associations comme le Syndicat des étudiants marocains, l'Union marocaine du travail et le Regroupement démocratique marocain qui étaient dans une démarche d'opposition au régime du roi marocain Hassan II et de lutte pour la démocratie au Maroc. C'est ainsi que la création de l'Association des femmes marocaines (AFM) est replacée dans le contexte social bruxellois du début des années 1970 marqué par un foisonnement associatif militant et qui s'inscrit dans la mouvance contestataire de la gauche soixante-huitarde. L'immigration marocaine n'a pas échappé à cette politisation des esprits (Khojinian *et al.*, 2014) : «À l'époque, on parlait de la classe sociale et du prolétariat.» (Mimosa)

Ensuite, les militantes évoquent l'islamisme et sa montée à partir des années 1980, tant dans les pays d'origine qu'au sein des diasporas, mais aussi au sein duquel auraient été socialisées les nouvelles générations : «À partir de 1979-1980, il y a eu un changement suite à la révolution iranienne.» (Mimosa)

Les années 1980 marqueraient ainsi un tournant, une rupture traduite par une intervention des hommes pour rétablir un certain ordre social : «Des hommes vont, en termes identitaires, vouloir restaurer quelque chose de l'ordre d'une tradition renouvelée en immigration ou dire que les femmes sont là pour faire des enfants et pas pour travailler.» (Naos)

Cela nous rappelle la One Million Man March, organisée à Washington en 1995 par la Nation of Islam qui encouragea les hommes à reprendre les rênes du foyer noir des mains des femmes, dépeintes souvent comme responsables de la pathologie sociale et économique de la famille africaine-américaine (Charlery, 2007).

La montée de l'islamisme est également évoquée dans les années 1990. La question du voile et les souffres médiatiques liés à l'affaire de Creil en France⁸ auraient commencé à se manifester en Belgique. Les revendications semblent devenir plus cultuelles que culturelles. Les jeunes femmes auraient donc été socialisées dans ce contexte où l'islam est la référence par excellence :

Les jeunes femmes qui arrivent aujourd'hui sont nées quand le foulard était là, qui n'ont pas connu la situation avant et donc c'est quelque chose qui fait partie d'une norme, qui est intégré [...] Dans certaines familles, on a déchiré et brûlé toutes les photos des grands-

8. En 1989, l'exclusion de trois collégiennes refusant d'enlever leur voile a suscité la polémique et provoqué des débats intellectuels, médiatiques et politiques.

mères avant le foulard. Le retour à la norme, c'est comme si elles s'étaient mal comportées.
(Naos)

Méconnaissance de l'histoire, rupture et méfiance

La première rupture mentionnée est avec les féministes de la première génération d'immigrées, celles de l'AFM. Elles auraient proposé des activités répondant plutôt aux besoins des mères et liées à l'intégration. Le discours de cet associatif était perçu comme stigmatisant en portant sur la perte d'identité chez les jeunes. Leur spécificité de porter quelque chose d'autre n'aurait pas été reconnue, ce qui les aurait désintéressées de ce mouvement pour en créer un autre par la suite. Du côté de l'AFM, les défis semblaient énormes et il fallait prioriser les luttes. L'AFM considère cependant que la relève a été reprise par les jeunes à leur manière.

Par ailleurs, les jeunes militantes ne semblent pas connaître l'histoire du mouvement féministe belgo-marocain et sont dans une rupture par rapport au passé. À nouveau, leurs priorités ne semblent pas les mêmes. Elles évoquent la différence dans les objectifs. Si l'objectif des anciennes était l'émancipation et l'inscription des femmes dans un plan de carrière, l'objectif des jeunes concernerait une lutte davantage globale (liée à la communauté entière). Les liens qu'elles entretiennent avec leur entourage auraient changé :

Je me fiche en fait moi, mon frère ou mon père, [...] je n'ai plus de lien hiérarchique avec eux et donc ça n'a plus de sens en fait pour nous en tout cas à ce niveau-là [...] Très sincèrement, on n'a pas l'occasion de beaucoup ressortir l'histoire des organisations féministes maghrébines dans nos actions aujourd'hui. Je suis pas sûre qu'il y ait une continuité non plus. En tout cas, nous, ça fait pas partie de notre manière de faire que d'avoir la volonté forcément de s'inscrire dans la continuité mais si de manière inconsciente on a repris le flambeau tant mieux. (Véga)

C'est le regret qu'expriment certaines anciennes : celui de ne pas avoir réussi à transmettre le message. D'autres soulignent plutôt le manque d'intérêt des jeunes féministes à connaître le chemin parcouru par leurs pionnières : « Toutes ces personnes ont en commun c'est qu'elles s'imaginent quelles peuvent créer du neuf, créer des choses sans se référer à ce qu'il y avait avant, sans regarder l'héritage. » (Hadar)

Un avis est cependant à nuancer. Il s'agirait, d'une part, d'un manque de connaissances, surtout que les milieux traditionnels conservateurs dont sont issues certaines jeunes militantes ne semblent pas avoir été traversés par ces premières luttes : « J'ai plus l'impression que c'est un truc de laïc donc d'élite laïque très minoritaire comparée à la majorité écrasante qui est plutôt traditionnelle conservatrice » (Spica). D'autre part, une méfiance est exprimée vis-à-vis des associations qui se mobilisent pour les signes convictionnels malgré la grande appréciation des qualités de leurs militantes : « [...] trop sou-

vent instrumentalisées parce que très souvent derrière, il y a aussi des hommes issus de l'immigration marocaine dont l'agenda n'est pas toujours très clair». (Adhara)

Néanmoins, malgré les tensions et les ruptures, aucune participante ne semble fermée au débat s'il s'organise.

Féminisme dans le stress et lutte non saisie

La première génération de féministes parle du féminisme vécu dans le stress lié à la rupture avec l'en-tourage. Elle trouve que les féministes au Maroc sont inscrites dans une histoire progressive, tandis que celles issues de l'immigration négocient les changements avec leurs milieux dans la rupture et le stress. Majoritairement conservateurs et populaires, propulsés au cœur de l'Europe en pleine transformation sociale et morale, ces milieux seraient constamment interpellés par la société belge, sur les modes d'évolution et de changements :

Nous, filles de l'immigration, on est vraiment dans une histoire qui se vit dans un temps en accélération, sur un temps rapide et ce qu'elles [féministes marocaines] peuvent négocier avec le masculin, avec leur famille, avec leur milieu, ce qu'elles peuvent négocier sur un long laps de temps, nous on le vit dans la rupture, c'est oui ou c'est non et on s'en va, des filles qui ramassent leurs valises et qui s'en vont. (Naos)

Par rapport aux féministes belges, il y aurait eu très peu de relais. Celles-ci n'auraient pas eu la possibilité d'être entendues et d'être prises en compte sur une série de questions. Les féministes autochtones auraient seulement relayé les questions problématiques et les difficultés qu'elles auraient pu avoir par rapport à leurs milieux. Par exemple, l'adhésion de ces femmes aux modèles féministes autour de 1968 aurait été occultée. Le discours de la société sur elles parlait uniquement de leur soumission. On ressent une souffrance liée au manque de reconnaissance du côté belge comme du côté marocain ainsi qu'une incompréhension de leur situation et une sommation de s'expliquer : « Au niveau d'une histoire féministe globale, je pense qu'on a aussi occupé une position qui n'a été saisie ni du côté des féministes maghrébines, ni du côté des féministes d'ici. » (Naos)

Différentes luttes, différents féminismes

Les discriminations et le manque de reconnaissance

Les témoignages parlent du racisme et de son apparition en Belgique de manière violente durant les années 1980. La lutte des jeunes pour la reconnaissance de leur citoyenneté pleine et la lutte contre les discriminations seraient devenues le combat premier de la deuxième génération. Cette dynamique de multiplication d'associations de jeunes aurait freiné la relève de l'associatif féministe :

Il y a eu une volonté délibérée de dire moi je suis belge et même si j'ai des spécificités culturelles, je suis belge et je revendique la citoyenneté [...] je pense qu'il y a eu cette dynamique qui a contribué à faire en sorte que cette dynamique liée au féminisme et aux associations féminines n'ait pas eu de suite. (Adhara)

Le clivage laïque et religieux et la lutte des classes

En plus du clivage avec les associations féministes majoritaires, les féministes issues de l'immigration populaire souvent conservatrice perçoivent également un clivage avec des féministes marocaines issues des milieux plus aisés : « J'ai le souvenir quand nous avons débarqué dans ces associations-là, on avait l'image d'enfants d'ouvriers, de paysans, d'analphabètes. » (Naos) Le clivage est ressenti également avec des féministes laïques issues de l'immigration et représentées par certaines femmes politiques ayant le pouvoir et interdisant le voile :

Il y a un clivage on va dire laïque, des féministes laïques belgo-marocaines, on a vraiment peur d'elles [...] membres du parti socialiste ou du milieu on va dire militant laïque anti-voile, anti-religion qui fait que ça nous ferme plein de portes et voilà on n'aime pas ça. (Spica)

Cependant, un équilibre semble se dessiner avec les luttes associatives qui se multiplient et se démontrent ainsi que la représentativité politique grandissante de ce milieu :

Il y a plus d'associations issues de personnes du milieu populaire très clairement [...] Il y a de plus en plus d'intellectuels de ces milieux là aussi oui sûrement, ça se démocratise du point de vue homme/femme déjà [...] et d'un point de vue plus populaire issu de milieu populaire conservateur plutôt que laïc. (Spica)

La multiplication des structures est vue comme stratégique et utile et représente la diversité dans la communauté :

Il est aussi multiple qu'on revendique sa multiplicité [...] on a souvent tendance à vouloir insister sur le fait qu'il y a plusieurs types de femmes, il y a plusieurs types de communautés maghrébines [...] et en fait justement, la démultiplication de tout ce mouvement associatif, il est dans cette logique de démultiplication. Pour moi, c'est pas plus mal. (Véga)

La lutte d'une génération : la féminisation des instances de décision dans les lieux de culte et les luttes antiracistes

Une fierté est exprimée à travers les résultats positifs de la lutte de la nouvelle génération. D'un côté, cette dernière est fière de s'imposer dans les associations antiracistes des jeunes et dans les lieux de culte. Elle est contente et satisfaite d'ouvrir le chemin de la féminisation des conseils d'administration dans les mosquées :

J'étais dans le cercle des étudiants arabo-européens, j'étais très engagée à l'ULB⁹ pendant des années, les présidents c'était que des hommes et on a fait avec ma génération, on n'a fait que pousser pour avoir une présidente femme pour la première fois. [...] Là on féminise un peu plus la mosquée, là je suis vraiment contente de plus en plus de rajeunissement et de féminisation des conseils d'administration au sein de la mosquée, je suis assez satisfaite du combat que j'ai pu mener avec les filles de ma génération. (Spica)

D'un autre côté, elle voit un changement de mentalité lié à leur mobilisation et une nouvelle dynamique, notamment concernant le travail des femmes dans l'associatif: « La génération précédente, où on ne voulait pas que les femmes travaillent parce que c'était hyper mal perçu c'était hyper vulgaire qu'une femme travaille, là il y a eu un combat pour dire qu'il y a moyen de travailler d'une manière saine homme femme. » (Spica)

Enjeux associatifs

Féminisme, discours de survie et intersectionnalité stratégique

Les nouvelles associations osent se déclarer féministes et s'afficher. Ce changement est expliqué par l'air du temps, le féminisme étant devenu populaire et une valeur incontournable. La recherche d'allié·es pour leur combat semble les motiver à s'inscrire dans le mouvement intersectionnel, propice à la convergence des luttes des minorités. Cependant, une tension est palpable entre les associations par rapport à l'ambiguïté dans l'intention de certaines et l'opportunisme de leur démarche. Même s'il est compréhensible, vu le climat islamophobe, que le discours public soit adapté, « un discours de survie » comme l'une le présente, le manque d'engagement public pour soutenir les femmes qui se sont dévoilées ou les personnes homosexuelles dans les communautés serait le signe d'un combat intersectionnel sélectif et stratégique de certaines associations féministes communautaires :

Quand on considère qu'une femme musulmane LGBT ne mérite pas d'exister ou que notre enfant s'il était LGBT il serait mis à la porte, pourquoi est-ce qu'on est d'accord de poser sur une photo avec cette femme alors qu'on ne lui offre même pas le simple respect qu'elle mérite. (Capella)

Dans le même ordre d'idées, on ressent un désaccord sur la finalité de la lutte: s'agit-il de défense du droit au choix (voile, sexualité, par exemple), de la diversité et la complexité des identités des femmes musulmanes ou du port du voile. Dans les luttes, on ne montre souvent que la femme musulmane à travers le voile.

9. L'Université Libre de Bruxelles.

Néanmoins, et malgré les divergences et la violence parfois exercée en interne, cette convergence des luttes représente une réussite pour elles, vu qu'elle a abouti au changement de quelques lois discriminatoires¹⁰:

Quelles que soient les questions problématiques qu'on soulève, on a toutes un peu aidé ces dernières années et c'est que du positif mais dedans, il y a de la violence donc si c'est pas toi qui la reçois, c'est toi qui l'émet. (Capella)

La courte vie des associations et leur mutation

La dissolution de plusieurs associations ou leur mutation montrent la fragilité des associations. Il est donc difficile pour elles de mener leurs luttes sur le long terme. C'est le manque d'expérience qui est évoqué ainsi que l'essoufflement avec le travail bénévole. Une vision de la lutte militante et idéaliste est partagée entre les premières et les jeunes générations pour garder leur autonomie: «C'est leur volonté de ne pas se souscrire à la normalité, c'est-à-dire exister en tant qu'organisation. Elles sont dans la contestation pure voilà et donc elles veulent rester à la marge voilà, leur répertoire d'actions il est de cet ordre-là.» (Véga) Cette courte vie des structures est perçue par certaines comme l'expression d'un manque de confiance qu'ont les femmes et les militantes en elles-mêmes et envers les responsables des structures issues de la même origine: «Elles estimaient qu'en volant de nos propres ailes on avait aucune chance, qu'on allait juste nous casser la gueule.» (Hadar) Il y aurait aussi la résistance et l'hostilité de l'entourage. Militer, c'est risqué et coûteux au niveau psychologique: «On a eu ça du vandalisme assez important où ils venaient, ils cassaient tout, ils salissaient, ils urinaient, ils faisaient des trucs pour nous décourager.» (Mimosa)

Discussion

Dans notre étude, nous avons essayé de comprendre comment le mouvement féministe belgo-marocain évolue et comment ces féministes expriment et organisent collectivement leur lutte dans un contexte migratoire.

Nos résultats montrent que cette dynamique associative, depuis ses débuts, reflète la volonté des féministes de porter leurs propres combats et avoir leurs propres voix, n'ayant pas trouvé dans le paysage féministe belge ni dans les associations communautaires des relais pour leurs luttes spécifiques. Les récits des féministes minoritaires dont parlent Ouali et Liénard (2011) soulignent en effet une surdité des féministes majoritaires à leurs revendications d'égalité et à leurs conditions sociales marquées par des inégalités de sexe, de race et de classe. Ces rapports sont à l'origine de tensions, de conflits et de

10. L'autorisation du port du voile dans les Hautes Écoles francophones belges en septembre 2021.

ruptures entre organisations et militantes, et créent des résistances qui encouragent une partie des féministes minoritaires à créer leurs propres collectifs.

Cependant, malgré ce point commun, c'est un mouvement aussi divers que les féministes et les associations qui le composent, avec des tendances laïques et religieuses, et qui semble traversé par les luttes des classes, les laïcs étant assimilés à la classe dominante. Une diversité saluée et revendiquée comme la diversité des communautés d'où l'importance de tenir compte de la valeur et de la signification émotionnelle attachées à l'appartenance au groupe social et ce qu'il représente pour l'individu (Tajfel, 1978).

Les contextes politiques et idéologiques jouent un grand rôle dans l'orientation et la redynamisation de ce mouvement féministe. Il a été redynamisé en 2004 et en 2020, en réponse aux lois interdisant le voile. Cependant, s'inscrivant majoritairement dans le féminisme islamique de 2004, ce mouvement s'inscrit actuellement dans des approches plus globales comme l'intersectionnalité et l'approche décoloniale. Une inscription idéologique pour certaines, plus stratégique pour d'autres, mais qui crée une nouvelle dynamique prometteuse.

Ces lois, barrant donc l'accès à l'enseignement et au travail des femmes voilées, semblent, malgré tout, constituer un moteur de mobilisation et d'organisation collectives qui renforce la place des femmes dans l'espace privé comme public et crée un mouvement féministe au sein des communautés qui dépasse le racisme et le voile.

Les nouveaux courants féministes, intersectionnel et décolonial en l'occurrence, avec les outils du féminisme islamique, semblent mieux répondre aux besoins des femmes de concilier leurs apparténances multiples. Au féminisme dans la rupture, les nouvelles approches féministes proposent une alternative plus soutenable en visant l'émancipation collective, des individus comme des communautés, en tenant compte de toutes les discriminations et les dominations. Ces courants représentent un cadre propice au développement de stratégies identitaires ayant une fonction intégratrice, pour préserver le moi en tant qu'unité intégrée, et une fonction adaptative pour trouver une place psychologique et sociale admissible (Temple et Pasquier, 2008).

C'est un féminisme dans l'action, mais surtout dans la réaction et l'interaction avec le groupe majoritaire, d'où l'importance de multiplier les études sur l'aspect dynamique du féminisme dans le cadre des relations intergroupes en s'appuyant, entre autres, sur l'approche intersectionnelle qui vise l'appréhension de la complexité des identités et des inégalités sociales à travers une approche intégrée (Bilge, 2015).

Conclusion

La diversité du féminisme n'est plus à prouver. En effet, elle est aussi ancienne que le féminisme. En plus des courants historiques, la tendance libérale égalitaire, la tendance marxiste et socialiste et la tendance radicale (Toupin, 1998) reflétant la diversité idéologique des féministes blanches occidentales, la troisième vague a apporté de nouvelles approches tenant compte d'autres réalités de femmes. Il n'y a donc pas de féminisme en dehors des idéologies, des croyances et des visions du monde des femmes, découlant de leurs propres expériences dans un contexte donné et à un moment donné.

Cependant, ces réalités ainsi que les féminismes ne sont pas figés. C'est ainsi que les féminismes belgo-marocains sont en évolution et en adaptation constantes avec leur contexte, influencés à la fois par des courants de pensée intracommunautaires et de la société majoritaire. Les féministes tentent de concilier leurs appartenances multiples et d'avoir une double identité positive au sein de leurs communautés et au sein de la société majoritaire. Comme l'intersectionnalité politique l'explique, il s'agit d'un exercice difficile, car la personne doit cliver son énergie politique entre deux projets parfois antagonistes (Crenshaw et Bonis, 2005).

Bibliographie

Livres

- Bessis, S. (2007). *Les Arabes, les femmes, la liberté*. Documents Société.
- Camilleri, C. (1990). *Stratégies identitaires*. Paris : Presses universitaires de France.
- Vergès, F. (2019). *Un féminisme décolonial* (1^{re} éd.). Paris : La Fabrique.

Articles scientifiques

- Benhadjoudja, L. (2018). Les femmes musulmanes peuvent-elles parler? *Anthropologie et Sociétés*, 42(1), 113-133.
- Bilge, S. (2015). Le blanchiment de l'intersectionnalité. *Recherches féministes*, 28(2), 9-32. <https://doi.org/10.7202/1034173ar>
- Boussetta, H. (2010). *Belgo-Marocains des deux rives: un pas plus loin. Analyse et mise en perspective de l'étude visant à mieux connaître les communautés marocaines vivant en Belgique*. Fondation Roi Baudouin.
- Charlery, H. (2007). Le patriarcat ou le féminisme noir. *Revue française d'études américaines*, 114, 77-87.
- Chouder, I. (2015). Féminisme-s islamique-s. *Confluences Méditerranée*, 95, 81-90. <https://doi.org/10.3917/come.095.0081> Çingi

- Kocadost, F. (2017). Le positionnement intersectionnel comme pratique de recherche: faire avec les dynamiques de pouvoir entre femmes. *Les cahiers du CEDREF*, 21, 1750. <https://doi.org/10.4000/cedref.1053>
- Corbeil, C. et Marchand, I. (2007). Penser l'intervention féministe à l'aune de l'approche intersectionnelle. *Le dossier. Les pratiques pour contrer la violence : entre l'intervention, la prévention et la répression*, 19(1), 4057. <https://doi.org/10.7202/014784ar>
- Crenshaw, K. (2005). Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur. *Cahiers du Genre*, 39, 51-82. <https://doi.org/10.3917/cdge.039.0051>
- Festinger, L. (1954). A theory of social communication processes. *Human Relations*, 7, 117-140. <https://doi.org/10.1177/001872675400700202>
- Haddou, A. (2007). *Le féminisme à l'épreuve de l'islam*. La Revue nouvelle.
- Khoojinian, M., El Idrissi El Yacoubi, R., Bari, A., Laaraj, F. et Touzani, F. (2014). L'Association des Femmes Marocaines : un collectif émancipatoire. *Les Cahiers du Fil Rouge*, (20).
- Klein, O., Spears, R. et Reicher, S. (2007). Social Identity Performance : Extending the Strategic Side of SIDE. *Personality and Social Psychology Review*, 11(1), 28-45. <https://doi.org/10.1177/1088868306294588>
- Latte Abdallah, S. (2010). Le féminisme islamique, vingt ans après : économie d'un débat et nouveaux chantiers de recherche. *Critique internationale*, 46(1), 9. <https://doi.org/10.3917/crri.046.0009>
- Moujoud, N. (2008). Effets de la migration sur les femmes et sur les rapports sociaux de sexe : au-delà des visions binaires. *Cahiers du CEDREF*, 57-79. <https://doi.org/10.4000/cedref.577>
- Nader, L. (2006). Orientalisme, occidentalisme et contrôle des femmes. *Nouvelles Questions Féministes*, 25, 12-24. <https://doi.org/10.3917/nqf.251.0012>
- Ouali, N. et Liénard, C. (2011). Les conditions de possibilité de l'émancipation des migrantes et de leurs descendantes. *Femmes et autonomie*, 207-226.
- Ouali, N. (2015). Les rapports de domination au sein du mouvement des femmes à Bruxelles : critiques et résistances des féministes minoritaires. *Nouvelles Questions Féministes*, 34, 14-34. <https://doi.org/10.3917/nqf.341.0014>
- Tajfel, H., (1978). *Differentiation between social groups: Studies in the social psychology of intergroup relations*. Academic Press.
- Temple, C. et Denoux, P. (2008). Construction d'un outil d'identification des stratégies identitaires en psychologie interculturelle. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 79, 47-56. <https://doi.org/10.3917/cips.079.0047>
- Touati, A. (2006). Féministes d'hier et d'aujourd'hui, ou le féminisme à l'épreuve de l'universel. *Nouvelles Questions Féministes*, 25, 108-120. <https://doi.org/10.3917/nqf.251.0108>

Toupin, L. (1998). *Les courants de pensée féministe*. [En ligne].

Vergès, F. (2017). Toutes les féministes ne sont pas blanches. Pour un féminisme décolonial et de marronnage. *Le Portique. Revue de philosophie et de sciences humaines*, (39-40). <https://doi.org/10.4000/leportique.2998>

«On ne naît pas féministe, on le devient» : l'identité féministe chez les femmes belges de différentes cultures

Patricia Mélotte et Claire Michel

Introduction

C'est à la fin du XIX^e siècle qu'un premier mouvement féministe voit le jour en Belgique (De Visscher, 2016). Nous pouvons considérer que l'apparition de ce mouvement marque le début de la lutte des femmes pour défendre et promouvoir leurs droits et leurs intérêts. Définir ce qu'est le féminisme n'est pas chose aisée (Ferree et Mueller, 2004). En effet, il n'existe pas une seule définition du féminisme. Ces définitions ont comme point d'ancrage une prise de conscience qu'il existe une cause des femmes (Husson et Mathieu, 2019). Le féminisme pourrait être pensé comme une nébuleuse constituée d'un grand nombre de pensées (Jablonka, 2019). Cela peut s'expliquer par la complexité et l'évolution des différents courants qui lui sont propres (Moradi *et al.*, 2002). Les femmes font face à de multiples formes de discriminations, alors il existe différentes manières de lutter contre celles-ci (Ferree et Mueller, 2004). Afin de conserver une définition globale du féminisme, nous nous référons à Linda Jackson, Ruth Fleury et Donna Lewandowski (1996) qui l'explicitent comme étant la croyance en l'égalité de genre et la prise de conscience des différentes discriminations liées au genre, que cela soit à des niveaux sociaux ou encore à des niveaux interpersonnels. Les féministes dénoncent les discriminations à l'égard des femmes et œuvrent pour plus d'égalité (Rowland, 1986). Dans le monde occidental, les premiers mouvements féministes ont été pensés pour un groupe de femmes identiques : blanches, de classe moyenne et hétérosexuelles.

Or, toutes les femmes ne correspondent pas à cette description. De fait, les féministes qui ne se retrouvent pas dans ces catégories sont invisibilisées (Honneth, 2004). Un exemple repris fréquemment dans la littérature : une femme noire risque de subir du racisme et du sexisme, et va vivre des expériences que ne connaîtront ni les femmes blanches ni les hommes noirs. Nous voyons, par cet exemple, que les femmes peuvent vivre différentes sources d'oppression. Patricia Hill Collins (1990) détermine huit axes

pouvant se combiner et constituer une source d'oppression : le sexe, l'âge, la classe, la « race », l'orientation sexuelle, la religion, le statut de la citoyenneté et la situation de handicap. Puisqu'il existe plusieurs formes d'oppression, il y a donc de multiples formes de féminisme qui incluent ces discriminations dans leurs luttes. L'inclusion devient une priorité, l'idée étant de mettre en lumière le rôle du féminisme dans la prise en compte des individus d'origines variées (Charter, 2021).

Cela devient le point de départ du *Black feminism*, c'est-à-dire d'un féminisme pensé par et pour les femmes africaines-américaines. À travers ce mouvement, ces féministes montrent la singularité de leur expérience du sexism (Husson et Mathieu, 2019). Elles sont les premières à mettre en lumière les intersections qui existent entre les discriminations, mais c'est Kimberlé Crenshaw qui propose, en 1991, le concept d'intersectionnalité en s'inspirant du *Black feminism*. Le prisme de l'intersectionnalité permet d'appréhender les diverses facettes ainsi que la singularité de l'identité d'une personne. En tenant compte des multiples sources d'oppression et de discrimination, nous pouvons comprendre que le sexism subi par une femme noire sera différent de celui vécu par une femme blanche puisque l'expérience de la première se situe à l'intersection entre le racisme et le sexism (Crenshaw, 1991 ; Cole, 2009). Malgré le fait que le féminisme a longtemps été pensé pour les femmes blanches, les féministes intersectionnelles soulignent l'importance de mêler les identités sociales quand il s'agit d'évaluer le sexism (Charter, 2021).

Dans cette étude, ce qui importe n'est pas tant le mouvement duquel la personne se revendique, mais plutôt la manière dont les femmes s'approprient le mouvement et s'y identifient. Le concept d'identité féministe peut se percevoir à travers les théories de l'identité sociale conçues par Henri Tajfel (1974). Il s'agit d'une partie du concept de soi propre à un individu. Cette partie de soi provient de la connaissance que nous pouvons avoir de nos appartenances et de la valeur et signification émotionnelle qui lui sont sous-jacentes. L'identité sociale serait le résultat du processus de catégorisation sociale et l'acceptation de l'appartenance sociale de l'individu au groupe (Autin, 2010). Chaque identité sociale, bien qu'elle soit partagée, est singulière. Il en va ainsi pour l'identité sociale féministe puisqu'il ne peut exister de modèle unique à cette identité (Bargad et Hyde, 1991).

À cela s'ajoute le fait que les communautés et courants féministes sont nombreux. Donc chaque femme peut suivre des trajectoires dissemblables, ce qui les amènera à de multiples identités féministes. Le sexism étant une discrimination qui impacte toutes les femmes (Charter, 2021), l'identité féministe peut donc être une possibilité de réponse à cette forme d'oppression. Pour autant, comme nous venons de le voir, les femmes peuvent faire face à plusieurs discriminations. Ce n'est pas parce qu'elles sont féministes qu'elles doivent renoncer à lutter contre les autres sources d'oppression. Comme l'indiquait Amin Maalouf (2001), l'identité ne se compartimente pas ; elle est faite de diverses appartenances. À

travers l'identité féministe, les femmes ne devraient pas pour autant « dissoudre » le reste de leur identité.

Pour s'identifier au groupe social féministe, il faudrait, selon Campbell Leaper et Diana Arias (2011), passer par une socialisation et un apprentissage de ses caractéristiques. Cela ne se fait pas sans difficulté, puisque, tout d'abord, cette identité est connotée négativement (Ngozi Adichie, 2014). Cela peut dissuader les femmes de se revendiquer féministes (Henderson-King et Stewart, 1999). Les chercheur·ses ont relevé plusieurs stéréotypes négatifs qui y sont associés, tels que le fait d'être frigide, masculine, anti-homme, lesbienne et extrémiste (Nelson *et al.*, 2008; Reid et Purcell, 2004). Le féminisme n'a pas toujours été bien perçu, ne serait-ce qu'au regard de la perception du terme: « [L]e féminisme est la notion radicale que les femmes sont des personnes » (National Organization for Women en 2004, cité par Kite et Whitley, 2013: 380). Un sondage repris par Sean Alfano en 2005 rapporte que 12 % des femmes et 24 % des hommes considèrent que le terme « féministe » pourrait être une insulte. Les recherches faisant la distinction entre le féminisme et « être féministe » suggèrent que le premier terme fait référence aux problèmes d'inégalités et est soutenu favorablement, contrairement au second terme qui est évalué négativement (Jacobson, 1979; Korman, 1983). Ensuite, il est important de souligner que cette identification est politisée plus que ne l'est l'identité « femme » (Henderson-King et Stewart, 1994). Enfin, les femmes qui revendentiquent leur identité féministe sont confrontées à des remarques venant de leur entourage, se traduisant par des moqueries (Hercus, 2005), voire des commentaires réguliers qui peuvent se transformer en une réelle hostilité (Marine et Lewis, 2014).

Ces facteurs sont donc des freins à l'identification féministe. Un point important à soulever est le fait que les attitudes que nous pouvons avoir à l'égard des mouvements féministes diffèrent en fonction du groupe ethnique (Harnois, 2005). Bien que de nombreuses femmes aspirent à l'égalité, certaines ne se revendentiquent pas féministes (Weis *et al.*, 2018) et les convictions d'égalité des sexes ne suffisent pas pour inciter une femme à se revendiquer comme féministe. Ces femmes, bien qu'elles aient des revendications féministes, préfèrent s'identifier à d'autres étiquettes telles que « humanistes » ou « Womacists » (Harnois, 2005).

En 1985, Nancy Downing et Kristin Roush ont développé un premier concept modelant le parcours que les femmes s'identifiant comme féministes traverseraient. Il y aurait cinq étapes: « passive acceptance », « revelation », « embeddedness-emanation », « synthesis » et « active commitment ». La première étape, que nous traduirons par « acceptation passive », peut être comprise comme le stade zéro où les femmes ne sont pas ou peu conscientes du sexism qui les entoure. Elles acceptent les rôles de genre qui sont attribués dans la société. La « révélation » correspond à l'étape de prise de conscience des discriminations qui les entourent. Ce stade peut s'accompagner de ressentiment, tel que la colère et la haine. Par la suite, les femmes seront amenées à se déraciner de la culture dominante pour s'immer-

ger dans une culture centrée sur les femmes. S'ensuit l'étape de « synthèse » où elles vont intégrer leur sens du soi et avoir le sentiment d'être une personne à part entière. C'est à partir de ce moment que les femmes seront capables de prendre des décisions basées sur leurs propres valeurs plutôt que sur les normes du groupe. Selon les autrices de ce modèle, à ce stade de l'identité féministe, les femmes sont plus à même de reconnaître le sexism. La dernière étape correspondrait à « l'engagement actif », c'est-à-dire à une identité militante revendiquée par les femmes. Ces dernières s'engagent donc dans la lutte contre les discriminations liées au genre.

Toutefois, ce modèle présente des limites et n'est pas applicable telle une notice à l'identité féministe. Nous pouvons retrouver chez l'ensemble des féministes une prise de conscience du sexism, des inégalités et des discriminations. Pour autant, toutes les étapes ne sont pas des préalables à cette identité. En effet, toutes les femmes ne s'engagent pas activement dans des luttes féministes. Il existe diverses manières d'arriver à l'identité féministe, ce qui rend caduque la conceptualisation de Downing et Roush (Liss et Erchull, 2010). Ce modèle n'est pertinent que pour les femmes blanches et majoritairement cis-génres ; il ne représente donc pas toutes les femmes (Siegel et Calogero, 2021).

D'après certains auteur·trices, l'identité féministe se construirait de façon graduelle à la suite de déceptions et des frustrations ou alors elle existerait depuis toujours lorsque les individus ont grandi dans la conscience des inégalités (Marine et Lewis, 2014; Hercus, 2005). Plusieurs éléments ont été mis en évidence quant à la formation de l'identité féministe. La reconnaissance de discriminations de genre en est l'un d'eux (Leaper et Arias, 2011; Reid et Purcell, 2004). Claire Renzetti (1987) soutient l'idée que les femmes qui ont conscience du sexism manifesteraient plus de soutien aux mouvements féministes. Cette sensibilité à ces discriminations varie selon le groupe ethnique auquel elles peuvent appartenir. Selon une étude de Kane (2000), les Afro-Américaines sont davantage sensibles aux discriminations liées au genre que les Blanche-Américaines.

Il est important de souligner que l'identité féministe est lourde de significations négatives. De ce fait, une évaluation positive du féminisme ainsi que des féministes serait nécessaire pour l'identification (Leaper et Arias, 2011; Reid et Purcell, 2004). Plus précisément, Larissa Myakovsky et Michele Wittig (1997) ont observé que les opinions positives envers les féministes et leurs mouvements sont des variables majeures à prendre en considération pour l'adoption de l'identité sociale féministe. Dès lors, être en contact avec le féminisme permettrait de réduire les stéréotypes négatifs (Myakovsky et Wittig, 1997; Reid et Purcell, 2004). L'identité féministe ne se formerait pas du jour au lendemain chez les femmes. Il s'agirait d'un développement graduel à la suite de prises de conscience progressives (Hercus, 2005; Marine et Lewis, 2014).

Cependant, Catherine Harnois (2005) pointe le fait que nous ne connaissons que peu d'informations sur le parcours des féministes issues des groupes minoritaires (les études portant principalement sur les femmes blanches et américaines). C'est en souhaitant combler les lacunes de la littérature actuelle que les trois recherches sur lesquelles se base cet article ont vu le jour. Le féminisme est un sujet d'actualité et qui pourtant n'a suscité que peu de recherches ces dernières années. L'objectif est double : nous souhaitons mettre en lumière « pourquoi » être féministe et « comment » les femmes en viennent à s'identifier comme telle. Nous voulons à la fois comprendre ce qui conduit, ce qui motive ces femmes à s'identifier comme féministes et savoir ce que c'est que d'être féministe de nos jours. En nous basant sur trois échantillons différents, nous venons pointer la diversité qui peut résider au sein d'une même identité. L'accent sera mis sur la diversité des identités féministes et leurs difficultés respectives. Nous avons supposé que le groupe ethnique dans lequel se trouvent les féministes a un impact sur le parcours et l'identification féministe. Nous pensons tout de même que nous pouvons retrouver des similarités entre les différents parcours des féministes.

Méthodologie

Entre 2017 et 2019, trois études ont analysé les parcours des femmes de diverses cultures qui se définissent comme féministes. Ces études qualitatives avaient pour objectif de répondre à un manque de données dans la littérature quant à la perception des femmes issues des minorités. Ces études ont été réalisées sur la base d'entretiens semi-structurés. Dans la première étude, 15 féministes belgo-belges, entre 18 et 29 ans, ont été interrogées. Elles ont toutes été recrutées par le biais des réseaux sociaux. Pour cela, les groupes belges, francophones et néerlandophones ont été investigués, tels que « Féminisme is voor iedereen », « FEL feminisme », « FeMiNiSmE-YeAh », « Osez le féminisme » ou encore « Un autre regard sur le féminisme ».

La seconde étude a interrogé au total 12 femmes : 3 étaient belges binationales et 9 étaient belges originaires du monde arabe. Six étaient originaires du Maroc, quatre d'Algérie, une de la Tunisie et une autre du Liban. Elles étaient âgées entre 20 et 68 ans. Ces féministes ont été recrutées par le biais des réseaux sociaux, par messages électroniques ou directement par téléphone.

Dans la troisième et dernière étude, 10 afroféministes ont participé, avaient entre 25 et 35 ans et étaient françaises ou belges. Le recrutement s'est fait essentiellement par le biais des collectifs afroféministes.

Dans l'ensemble de ces études, les entretiens ont duré entre 1 h et 1 h 30. Menés avec les féministes flamandes, les entretiens étaient guidés par une trentaine de questions ouvertes telles que « Selon vous, quel est le sens du féminisme ? », « Selon vous, quels facteurs vous ont poussée à adopter l'étiquette féministe ? » et « Avez-vous rencontré des obstacles lors de votre parcours féministe ? ».

L'étude avec les femmes issues du monde arabe s'est basée également sur des entretiens individuels semi-dirigés. Le guide d'entretien s'appuyait sur 21 questions réparties en 3 catégories. La première portait sur la sphère privée (Quel style d'éducation vous ont transmis vos parents ? Votre mère était-elle féministe ?). La seconde sur la sphère publique (Avez-vous été ou êtes-vous confrontée à des discriminations sur la base de votre, vos groupes d'appartenance(s) à l'école, à l'université ? Avez-vous lu des livres qui portaient sur l'histoire de votre/vos groupe(s) d'appartenance(s) ?). La troisième catégorie questionnait le féminisme (Qu'évoque pour vous le mot « féminisme » ? Pouvez-vous me donner l'âge/la période auquel/à laquelle vous pensez avoir développé une conscience d'appartenir à différents groupes dévalorisés au sein de la société ?).

La troisième recherche a dégagé quatre thématiques : les représentations des femmes noires (les questions pouvaient être : Quelles sont vos représentations personnelles ? Avez-vous constaté des évolutions sur la perception des femmes noires ?), l'afroféminisme (Selon vous, qu'est-ce que l'afroféminisme ?), l'intersectionnalité (Comment se traduit ce concept dans la vie de tous les jours ?), le collectif afro-féministe (Quelles sont les stratégies mises en œuvre ?). Pour chacune des études, les données socio-démographiques ont été recueillies.

Les deux premières ont utilisé le logiciel Atlas.ti, ce qui permettait de rendre saillants les thèmes qui ressortaient des discours des participantes. La dernière étude a utilisé l'analyse de contenu catégorielle thématique, afin de mieux comprendre les représentations sociales des femmes interrogées.

Pour cet article, une analyse comparative des résultats des trois études a été réalisée sur les thèmes liés à l'identité féministe et qui répondent à la question suivante : quels sont les éléments sur leur parcours de vie qui ont construit leur identité féministe ? Sept thèmes sont ressortis : la prise de conscience du sexism, le contact avec d'autres féministes, les émotions liées à l'identité féministe, une expérience de vie, l'apprentissage du féminisme, l'action collective et les discriminations. Pour chaque thème, les résultats ont été comparés, et les ressemblances et les différences ont été notées.

Résultats

Le sexism

L'ensemble des travaux a permis de mettre en lumière des similarités dans le parcours de l'identité féministe. Premièrement, nous remarquons une prise de conscience des inégalités liées au genre. Il ressort des entrevues effectuées auprès des afroféministes qu'elles vivent des oppressions en lien avec leur genre, mais qu'elles font également face à des discriminations spécifiques liées à leur couleur de peau. L'une des participantes a pu dire à ce sujet que « [u]ne insulte sexiste pour les femmes blanches, ce sera plus salope, pute, etcetera. Pour les femmes noires, le racisme sera lié. » L'expérience du sexism

se retrouve très tôt chez les féministes issues du monde arabe. Toutes les participantes de cette seconde étude disent s'être rapidement rendu compte des inégalités entre les femmes et les hommes. Si cette prise de conscience se fait rapidement, c'est en partie parce que ces inégalités se retrouvent dans leur sphère familiale. Par exemple, certaines femmes expliquent qu'elles n'avaient pas le choix de faire des études alors que d'autres disaient qu'elles n'avaient pas le droit de sortir seules. Certaines faisaient aussi référence aux responsabilités et tâches qui leur étaient confiées dès l'enfance que leurs frères n'avaient pas. Cela les a conduites à se battre au sein de leur famille pour avoir des droits, tels que travailler et voyager. L'environnement familial traditionnel et la société patriarcale (du pays d'origine ou en Belgique) ont amené les participantes à se rendre compte très tôt de la difficulté de vivre en tant que femmes. Une des féministes avait mis de l'avant que « [l]a femme est au second plan. La femme, elle n'a pas le droit d'exprimer ses besoins. Elle n'a pas le droit, c'est toujours l'homme. »

La discrimination sexiste n'est pas la seule forme d'inégalité dont elles sont témoins. Toutes ont déjà fait l'expérience de discriminations racistes que cela soit dans la société ou dans les mouvements féministes. Cette prise de conscience précoce se retrouve également chez les féministes flamandes. Par exemple, une participante avait déjà des revendications féministes à l'adolescence : « But even as a child or adolescent I already noticed the differences and injustices that could happen, in class, at my parents' work and so on. » Toutes les femmes interrogées ont fait l'expérience du sexism. Certaines ont été directement victimes alors que d'autres disent l'avoir observé notamment à travers la différence de traitement en fonction de leur sexe. Les expériences sexistes seraient un facteur important dans la prise de conscience des inégalités entre les hommes et les femmes.

Le contact avec une féministe

Une autre similarité est le contact avec les féministes. Pour une partie des féministes originaires du monde arabe, la rencontre avec une féministe a été une étape importante dans leur parcours d'identité féministe. De plus, pour la moitié d'entre elles, le fait d'appartenir à une association féministe les a conduites à s'identifier comme féministes. L'une des féministes racontait que c'était grâce à son mari, qui est féministe, qu'elle a commencé à s'engager dans le mouvement. La plupart des féministes flamandes n'ont pas fait leur parcours vers leur identité féministe seules. Par exemple, une des féministes avait mis en lumière l'importance d'une enseignante qui lui a permis de développer son identité féministe : « But I think this professor Vanderstichelen was someone who had a great influence on my feminist ideas. The second step, around my bachelor's, is practically completely thanks to her, that I could develop this. » De nombreuses femmes interrogées font référence à une personne comme initiatrice de leur identité féministe. La rencontre avec d'autres féministes leur permet une réassurance. Pour les afroféministes, leur invisibilisation médiatique les a conduites, pour la majorité, à se tourner vers les

représentations américaines des femmes noires. Ne se sentant pas représentées par les mouvements féministes supportés par les femmes blanches ni par les mouvements antiracistes, les afroféministes inspirées par le féminisme noir ont constitué leur propre mouvement.

Sentiments et émotions liées à l'identité féministe

Une autre ressemblance concerne leurs propres perceptions. Pour certaines féministes, qu'elles soient originaires du monde arabe ou de Belgique, leur identité féministe leur a permis d'acquérir plus de confiance en soi. Chez les féministes issues du monde arabe, leur identité féministe serait perçue comme une force, qui les a rendues plus confiantes, autonomes, indépendantes et leur donnerait aussi plus de pouvoir pour agir dans et sur leur vie: «Je trouve que le féminisme est une force pour moi»; «Le féminisme, c'est de dire qu'on peut être libres de nos propres choix.» Les féministes belgo-belges ont indiqué que leur identité les aurait rendues plus résilientes, confiantes et assertives: «That's why I became more assertive. I'm standing more up for myself.»

Les expériences sur le chemin du féminisme

Le parcours de chaque féministe est singulier. Pour la majorité des Belges flamandes, le développement est progressif. Elles n'identifient pas, en effet, de moment décisif. Pour quelques-unes, la transition est plus courte, marquée par un événement précis qui a généré un sentiment d'impuissance et de frustration. Pour plusieurs d'entre elles, cela s'est fait en arrivant à l'université: «By studying this master's degree my eyes are opened and I started to pay more attention to the inequality that exists in the society.» Pour les femmes originaires du monde arabe, les analyses de leurs récits montrent un parcours graduel avant l'adoption de l'étiquette féministe. Sur ce chemin, nous remarquons une multitude d'expériences et pour une grande partie des participantes, nous pouvons constater un événement crucial qui a déclenché cette identité. Par exemple, pour l'une d'entre elles, le fait d'intégrer une association a été un élément déclencheur: «Pour moi, vraiment, le déclic de mon féminisme, c'est au moment de rentrer concrètement dans l'association féministe AWSA-Be (Arab Women Solidarity Association – Belgium).» Pour les féministes flamandes, leurs valeurs féministes peuvent, pour certaines, être transmises par leur famille.

Ce n'est pas ce que nous pouvons retrouver chez les féministes dans les deux autres recherches. Dans la sphère familiale des féministes issues du monde arabe, une seule femme cite des valeurs ou des personnes féministes dans son entourage. Toutefois, certaines qualifient leur mère de «femmes fortes»: «J'ai eu comme exemple une maman forte, qui n'avait en fait pas d'autres choix que d'être forte.» Selon elles, cela a eu un impact sur leur identité féministe. Il en va de même pour les afroféministes. Certaines participantes mettaient en avant le manque d'identité projetée quand elles étaient jeunes. C'est

pour ces raisons qu'elles se sont tournées vers les femmes noires américaines qu'elles pouvaient voir dans les films et séries.

L'apprentissage du féminisme

L'apprentissage du féminisme se fait de manière diverse et variée. Chez les femmes originaires du monde arabe, les notions de justice et d'égalité ont été un premier pas vers le mouvement féministe. Leur apprentissage s'est fait au fil du temps, et ce, au contact d'autres féministes, comme nous l'avons vu. À cela s'ajoutent également les cours universitaires et les multiples lectures d'ouvrages féministes : « Je voulais en savoir plus. J'ai lu énormément de bouquins et tout de suite, je me suis retrouvée. Je me disais mais oui, c'est vrai, c'est ce que je pensais, mais je ne savais pas qu'il y avait un terme pour ça... » Chez les femmes afroféministes, cela a pu se faire à travers des figures emblématiques. Par contre, nous n'avons pas d'informations plus précises. Les féministes belges flamandes ont explicité l'importance de l'expérience à l'université, tout comme les féministes venant du monde arabe. Mais leur apprentissage s'est aussi fait par Internet et les réseaux sociaux, ce que n'ont pas souligné les autres féministes : « Especially this Facebook group because things are posted on it that are maybe a bit more difficult and further... To learn more myself, I mostly check this Facebook group. » Les groupes féministes sur Internet (Facebook, par exemple) ont permis à ces femmes belges de discuter, d'apprendre et de renforcer leur identité féministe.

L'action collective

L'un des points de divergence dans le parcours des féministes concerne l'action collective. Chez les afroféministes et les féministes originaires du monde arabe, l'action collective est un moyen mis en avant. Par exemple, l'une d'elles a pu dire : « C'est très bénéfique et je le dis souvent, je dois beaucoup à cette association [...]. » Chez certaines féministes issues du monde arabe, la croyance en l'action collective est parfois un point de départ de leur identification comme féministes. Pour les féministes flamandes, la lutte est plutôt individuelle et quotidienne. Pour autant, chez toutes les féministes interrogées, on note la difficulté à « pratiquer » le féminisme dans toutes les sphères de la vie. Pour les féministes belgo-belges, s'opposer à un propos sexiste n'est pas encore chose facile. Pour celles originaires du monde arabe, se faire entendre dans leur famille n'est pas évident non plus. Les afroféministes soulignent la difficulté à se faire entendre dans la société : « En fait la représentation des femmes Noires en Belgique est pratiquement inexistante. Dans l'espace public en tout cas on rencontre très peu de femmes Noires dans les publicités, dans les médias. Et quand elle existe, elle est extrêmement négative en fait [...]. »

Les discriminations

Chez les afroféministes et les féministes issues du monde arabe, on trouve la mention des discriminations liées à l'origine et à la couleur de peau, contrairement aux féministes flamandes. L'afroféminisme est un mouvement féministe intersectionnel au sein duquel les oppressions liées à la couleur de peau sont parties intégrantes. Ces violences impactent aussi les femmes venant du monde arabe. Ces féministes mènent donc un double combat qui se retrouve au quotidien dans la vie de ces féministes, et ce, même au sein des mouvements féministes : « [m]alheureusement, les femmes entre elles ne sont pas solidaires. Elles sont encore plus violentes et parfois plus sarcastiques que les hommes. Donc on est sur un double combat. »

Discussion

Nous avons trouvé à la fois des similitudes et des différences quant à l'identité féministe dans les trois groupes de femmes. L'expérience du sexism, le contact avec une personne féministe et le sentiment de confiance en soi sont les principales ressemblances parmi l'ensemble des participantes. En 1985, Downing et Roush ont cité la prise de conscience du sexism comme une étape dans l'identité féministe. Cette prise en compte, plus ou moins précoce selon les féministes, semble être nécessaire à la constitution de l'identité féministe, mais pour autant n'est pas suffisante pour la constituer entièrement (Weis, Redford, Zucker et Ratliff, 2018). Notons toutefois, qu'avec l'évolution de la société, il y a une plus grande prise de conscience du sexism qu'il y a quelques années lorsque le modèle a été façonné (Pietri, 2020).

À travers les différents récits des participantes, nous avons pu constater que leur parcours s'est fait à travers différentes formes d'apprentissage. Comme l'avaient souligné Campbell Leaper et Diana Arias (2011), ces femmes ont fait l'apprentissage de ces caractéristiques soit par le biais d'Internet et des réseaux sociaux, mais également à travers le contact avec d'autres féministes. Ce contact a, par la suite, été bénéfique afin de réduire les stéréotypes négatifs, ce qui est un facteur important dans le développement de l'identité féministe (Myakovsky et Wittig, 1997 ; Reid et Purcell, 2004). Certaines féministes avaient, elles aussi, de mauvaises images du féminisme avant de se dire elles-mêmes féministes. Le contact avec une féministe ou une personnalité féministe réduirait les stéréotypes et les préjugés, ce qui conduirait à une évaluation plus positive qui paraît être nécessaire pour l'identification (Leaper et Arias, 2011 ; Reid et Purcell, 2004).

Le sentiment de confiance retrouvé chez les femmes interrogées va dans le sens de recherches précédentes. Afin de se construire comme féministe, la question de l'estime de soi semble fondamentale (Chaponnière *et al.*, 2017). Nous pourrions observer un double lien : d'une part, pour les fémi-

nistes interrogées, être féministes leur donne davantage de confiance en elles et d'autre part, c'est par la confiance en soi que les femmes peuvent s'affirmer comme féministes.

Leurs parcours sont multiples, les facteurs à l'origine de leur identité féministe sont donc nombreux et complexes. Nous constatons certes des ressemblances, mais nous remarquons également la diversité de voies possibles menant à l'auto-identification féministe ainsi que la signification de cette identification. D'après la littérature existante, le développement de cette identité se ferait graduellement après des prises de conscience progressive (Hercus, 2005 ; Marine et Lewis, 2014). Les récits vont dans ce sens. La plupart conçoivent leur parcours comme un processus graduel au sein duquel se retrouvent différentes expériences sexistes. Bien que leurs parcours puissent être similaires, ces femmes s'identifient différemment au féminisme. Pour les Belgo-belges, être féministes ne signifie pas obligatoirement être militantes, alors que le militantisme se retrouve chez les féministes issues du monde arabe et chez les afroféministes.

Enfin, les discriminations ainsi que la lutte collective sont les deux derniers points de divergence que nous souhaitions souligner. De nombreuses recherches ont mis en exergue les pratiques discriminatoires des mouvements féministes qui ne s'adressent qu'aux femmes européennes ou américaines et qui sont des classes supérieures ou moyennes (Aronson, 2003 ; Harnois, 2005 ; Henderson-King et Stewart, 1994 ; Robnett et Anderson, 2017). Les femmes issues des minorités ont donc longtemps été négligées par les mouvements des femmes (Myakovsky et Wittig, 1997). La lutte des femmes appartenant aux minorités racisées contient des enjeux qui ne se retrouvent pas chez les femmes issues des groupes majoritaires. Cela s'explique par les multiples oppressions qu'elles subissent, notamment les discriminations de genre auxquelles s'ajoutent celles de leur groupe ethnique. Les systèmes d'oppressions sont donc interreliés (Benelli *et al.*, 2006). La poétesse Audre Lorde (1982 : 138) disait que « [t]here is no such thing as a single-issue struggle because we do not live single-issue lives ». C'est peut-être là tout l'enjeu de l'intersectionnalité, car il s'agit bien, pour ces femmes, de tenir compte de l'ensemble de leurs spécificités et de la complexité de leurs conditions multiples (Diallo et Ly, 2021). Il existe de plus en plus de mouvements féministes qui intègrent une approche mêlant l'antiracisme et le féminisme (Bourassa-Dansereau, 2019). Cette avancée est importante, car il y a une différence entre ne pas exclure l'autre et l'inclure (Chaponnière *et al.*, 2017).

Conclusion et perspectives

Nous l'avons constaté, il existe autant de parcours féministes que de femmes qui s'identifient comme féministes. Nous retrouvons tout de même des ressemblances telles que la conscience du sexism dans la société, l'importance du contact avec une personne féministe et les sentiments positifs qui peuvent résulter de cette identification. Du côté des différences, nous avons pu mettre en lumière les diverses

discriminations que peuvent subir les femmes issues des minorités. Cela a un impact sur leurs luttes et la manière dont elles l'envisagent. Il faut noter que les féministes originaires du monde arabe et les afroféministes ont été recrutées par le biais des groupes de femmes féministes. En étant engagées dans des associations de lutte pour leurs droits, elles étaient déjà conscientes de l'importance de l'action collective. Il serait donc intéressant de savoir si l'action collective est aussi présente chez les afroféministes et les féministes issues du monde arabe ne faisant pas partie d'un collectif.

Bibliographie

- Alfano, S. (2005). Poll: Women's movement worthwhile. *CBS News.com*. www.cbsnews.com/2100-500160_162-965224.html
- Aronson, P. (2003). Feminist or «postfeminists»? Young women's attitudes toward feminism and gender relations. *Gender and society*, 17(6), 903-922.
- Autin, F. (2010), *La théorie de l'identité sociale de Tajfel et Turner*, tiré de <http://www.prejugestereotypes.net/espaceDocumentaire/autinIdentiteSociale.pdf>
- Benelli, N., Delphy, C., Falquet, J., Hamel, C., Hertz, E. et Roux, P. (2006). Les approches postcoloniales : apports pour un féminisme antiraciste. *Nouvelles questions féministes*, 25(3), 4-12.
- Bargad, A. et Hyde, J. S. (1991). Women's studies: A study of feminist identity development in women. *Psychology of Women Quarterly*, 15(2), 181-201. doi:10.1111/j.1471-6402.1991.tb00791.x
- Bourassa-Dansereau, C. (2019). L'intervention interculturelle féministe: intervenir en conciliant les enjeux interculturels du genre. Dans A. Heine et L. Licata (dir.), *La psychologie interculturelle en pratiques* (p. 251-263). Mardaga.
- Chaponnière, M., Ruault, L. et Roux, P. (2017). Légitimité du féminisme contemporain. *Nouvelles questions féministes*, 36(2), 6-14.
- Charter, M. L. (2021). Exploring the Importance of Feminist Identity in Social Work Education. *Journal of Teaching in Social Work*, 41(2), 117-134.
- Collins, P. H. (1990). Black feminist thought in the matrix of domination. *Black feminist thought: Knowledge, consciousness, and the politics of empowerment*, 138, 221-238.
- Collins, P. H. (1996). What's in a name? Womanism, Black feminism, and beyond. *The Black Scholar*, 26(1), 9-17.
- Crenshaw, K. (1991). Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence against Women of Color. *Stanford Law Review*, 43(6), 1241-1299.
- Delier, M. (2018). «On ne naît pas féministe, on le devient». Les facteurs contribuant à l'identification sociale féministe. Le cas des femmes féministes belges originaires ou venant du monde arabe. [Mémoire de master, Université Libre de Bruxelles].

- De Visscher, H. (2016). Lutte des femmes. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 110(2), 215-245. 10.3917/cips.110.0215
- Diallo, R. et Ly, G. (2021). *Kiffe ta race*. First éditions.
- Downing, N. et Roush, K. L. (1985). From passive acceptance to active commitment: A model of feminist identity development for women. *The Counseling Psychologist*, 13(4), 695-709. 10.1177/0011000085134013
- Ferree, M. M. et Mueller, M. C. (2004). Feminism and the women's movement: A global perspective. *The Blackwell Companion to Social Movements*, 576-607. 10.1002/9780470999103.ch25
- Harnois, C. E. (2005). Different paths to different feminisms? Bridging multiracial feminist theory and quantitative sociological gender research. *Gender & Society*, 19(6), 809-828. 10.1177/0891243205280026
- Henderson-King, D. H. et Stewart, A. J. (1994). Women or feminists? Assessing women's group consciousness. *Sex Roles*, 31(9-10), 505-516. doi:10.1007/BF01544276
- Henderson-King, D. et Stewart, A. J. (1999). Educational experiences and shifts in group consciousness: Studying women. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 25(3), 390-399. 10.1177/0146167299025003010
- Hercus, C. (2005). *Stepping out of the line: Becoming and Being feminist*. Routledge.
- Honneth, A. (2004). Visibilité et invisibilité. Sur l'épistémologie de la «reconnaissance». *Revue Du MAUSS*, 23(1), 137-151
- Husson, A.C. et Mathieu, T. (2019). *Le féminisme*. Le Lombard.
- Jablonka, I. (2019). *Des hommes justes*. Média Diffusion.
- Jackson, L. A., Fleury, R. E. et Lewandowski, D. A. (1996). Feminism: definitions, support, and correlates of support among female and male college students. *Sex Roles*, 34(9-10), 687-693. 10.1007/BF01551502
- Jacobson, M. B. (1979). A rose by any other name: Attitudes toward feminism as a function of its label. *Sex Roles*, 5(3), 365-371.
- Kane, E. W. (2000). Racial and ethnic variations in gender-related attitudes. *Annual Review of Sociology*, 26(1), 419-439. 10.1146/annurev.soc.26.1.419
- Kite, M. et Whitley, B. (2013). *Psychologie des préjugés et de la discrimination*. De Boeck Supérieur.
- Korman, S. K. (1983). The feminist: Familial influences on adherence to ideology and commitment to a self-perception. *Family Relations*, 32, 431-439.
- Leaper, C. et Arias, D. M. (2011). College women's feminist identity: A multidimensional analysis with implications for coping with sexism. *Sex Roles*, 64(7-8), 475-490. 10.1007/s11199-011-9936-1

- Liss, M. et Erchull, M. J. (2010). Everyone feels empowered: Understanding feminist self-labeling. *Psychology of Women Quarterly*, 34(1), 85-96. 10.1111/j.1471- 6402.2009.01544.x
- Lorde, A. (1982). *Sister Outsider*. Penguin.
- Maalouf, A. (2014). *Les identités meurtrières*. Grasset.
- Marine, S. B. et Lewis, R. (2014). «I'm in this for real»: Revisiting young women's feminist becoming. *Women's Studies International Forum*, 47, 11-22. <https://doi.org/10.1016/j.wsif.2014.06.008>
- Mbamba, K. (2019). *L'Afroféminisme : Une réappropriation subjective et politique de la représentation sociale des femmes Noires, à l'ère de l'intersectionnalité : Une recherche qualitative sur la trajectoire identitaire et politique des afroféministes en France et en Belgique* [Mémoire de master, Université Libre de Bruxelles].
- Myakovsky, L. et Wittig, M. A. (1997). Predictors of feminist social identity among college women. *Sex Roles*, 37(11-12), 861-883. 10.1007/BF02936344
- Nelson, J. A., Liss, M., Erchull, M. J., Hurt, M. M., Ramsey, L. R., Turner, D. L. et Haines, M. E. (2008). Identity in action: Predictors of feminist self-identification and collective action. *Sex Roles*, 58(9-10), 721-728. 10.1007/s11199-007-9384-0
- Ngozi Adichie, C. (2014). *Nous sommes tous des féministes*. Gallimard, «Folio».
- Oprea, D. A. (2008). Du féminisme (de la troisième vague) et du postmoderne. *Recherches féministes*, 21(2), 5-28.
- Pietri, J. (2020). *On ne naît pas féministe*, on le devient. Leduc.s Éditions.
- Reid, A. et Purcell, N. (2004). Pathways to feminist identification. *Sex Roles*, 50(11-12), 759-769. 10.1023/B:SERS.0000029095.40767.3c
- Renzetti, C. M. (1987). New wave or second stage? Attitudes of college women toward feminism. *Sex Roles*, 16(5-6), 265-277. 10.1007/BF00289954
- Robnett, R. D. et Anderson, K. J. (2017). Feminist identity among women and men from four ethnic groups. *Cultural Diversity and Ethnic Minority Psychology*, 23(1), 134-142. 10.1037/cdp0000095
- Rowland, R. (1986). Women who do and women who don't, join the women's movement: Issues for conflict and collaboration. *Sex Roles*, 14(11-12), 679-692. 10.1007/BF00287697
- Sandoval, C. (1991). US third world feminism: The theory and method of oppositional consciousness in the postmodern world. *Genders*, (10), 1-24.
- Siegel, J. A. et Calogero, R. M. (2021). Measurement of Feminist Identity and Attitudes Over the Past Half Century: A Critical Review and Call for Further Research. *Sex Roles*, 1-23.
- Tajfel, H. (1974). Social identity and intergroup behaviour. *Social science information*, 13(2), 65-93.

Vanhengel, P. (2017) *The development and enactment of a feminist identity: A qualitative research of the feminist becoming and being in a sample of young Belgian women* [Mémoire de master, Université Libre de Bruxelles].

Weis, A. S., Redford, L., Zucker, A. N. et Ratliff, K. A. (2018). Feminist Identity, Attitudes Toward Feminist Prototypes, and Willingness to Intervene in Everyday Sexist Events. *Psychology of women quarterly*, 42(3), 279-290. 10.1177/0361684318764694

Placer l'intersectionnalité au cœur de l'intervention interculturelle : une initiative au service de l'accueil des femmes réfugiées au Bas-Saint-Laurent

Jeanne-Marie Rugira, Marie Beauchesne, Élise Argouarc'h

Introduction

Ce texte rend compte des travaux de recherche-formation et de recherche-intervention menés depuis 2019 par des personnes enseignantes-rechercheuses et des praticien·nes chercheur·es affilié·es au Département de psychosociologie et travail social de l'Université du Québec à Rimouski (UQAR), en partenariat avec des organismes d'intégration œuvrant auprès des personnes immigrantes ainsi que d'organismes communautaires féministes. Il s'intéresse plus spécifiquement aux enjeux entourant l'accompagnement des femmes réfugiées accueillies dans la région du Bas-Saint-Laurent. L'initiative Uni-Femmes, un collectif de concertation intersectorielle unissant des chercheures universitaires, des femmes réfugiées utilisatrices des services et des intervenantes issues des groupes les accompagnant, a été mise en place pour réfléchir collectivement et de manière concertée aux manières les plus adaptées de soutenir l'intégration des femmes réfugiées dans la région. Nous avons, d'une part, échangé sur la perspective interculturelle qui guide les organismes d'accueil et, d'autre part, sur la perspective féministe qui oriente les groupes intervenant auprès des femmes. Cette initiative a vu le jour à la suite du constat des chercheures impliquées concernant les défis multiples que vivaient les intervenantes issues de ces groupes, notamment dans l'accompagnement judicieux de ces femmes aux parcours migratoires complexes, souvent marqués par les violences genrées et raciales.

Nous commencerons par brosser un portrait de l'évolution des pratiques d'accueil et d'intégration des femmes réfugiées au Bas-Saint-Laurent, en insistant sur les difficultés que peuvent vivre ces femmes dans leurs parcours de migration. Nous présenterons ensuite les défis rencontrés par les personnes intervenant auprès d'elles sur le terrain, puis donnerons à voir les réflexions et perspectives que permet d'ouvrir la concertation mise en œuvre et en cours dans le projet Uni-Femmes.

La position des chercheures impliquées

Nos pratiques de formation, de recherche et d'intervention tentent de sortir des sentiers battus, d'ouvrir autant que possible les cadres établis à l'université pour tendre davantage vers des horizons d'une plus grande justice sociale et épistémique. Pour ce faire, la prise en compte de la parole des intervenant·es et celle des expertes de vécu est au cœur de nos préoccupations et de nos considérations éthiques, épistémologiques et méthodologiques.

Nous tentons de travailler dans une perspective solidaire et décoloniale qui articule au mieux les perspectives interculturelles (Montgomery et Bourassa-Dansereau, 2017; Das, 1994; Rachédi et Taïbi, 2019; Sorrells, 2013), les perspectives féministes intersectionnelles (Crenshaw, 2005; Bilge, 2009; Collins, 2016; hooks, 2015) ainsi que les perspectives d'apprentissage transformateur (Mezirow, 2000; Beauchesne, 2016; Biassin, 2018). Nous travaillons avec le souci de nous inscrire dans une dynamique de changement culturel et de transformation sociale. À travers une diversité de pratiques, d'échanges et d'initiatives, nous nous sommes éveillées progressivement à la pertinence d'une approche féministe intersectionnelle, avec un souci de ne pas invisibiliser certaines expériences, de ne pas nier les différents rapports de domination à l'œuvre dans nos organisations et de ne pas prendre parole «sur», «pour» ou encore à la place des autres. Ce texte souhaite donc revenir sur ce processus de renouvellement des pratiques par la recherche-intervention menée en collaboration avec nos partenaires des milieux de pratique.

Le Bas-Saint-Laurent: un milieu en pleine mutation interculturelle

Depuis quelques décennies, nous constatons, au Québec comme ailleurs, que, dans le domaine de la recherche interculturelle et sur l'immigration, la majorité des travaux scientifiques sont réalisés dans les grands centres urbains. Les terrains de recherche en régions éloignées ou en zones rurales à faible densité de diversité culturelle, s'ils sont de plus en plus fréquents, restent minoritaires dans les revues de littérature. Par ailleurs, au Québec, les études sur la régionalisation de l'immigration se sont concentrées principalement sur les premières villes concernées par les politiques d'accueil et d'accompagnement des personnes réfugiées et immigrantes, notamment Québec, Sherbrooke, Chicoutimi et Trois-Rivières (Vatz-Laaroussi, 2008; Vatz-Laaroussi, Bernier et Guilbert, 2013; Guilbert, 2016; Côté, 2018).

À ce jour, très peu d'études ont porté sur la grande région de l'Est du Québec, alors que depuis 2017, Rimouski a été désignée 14^e ville d'accueil pour les personnes réfugiées prises en charge par l'État. Rimouski a ainsi accueilli plus de 250 personnes réfugiées au cours des dernières années. Parallèlement, un nombre considérable d'étudiant·es et de travailleur·euses provenant de l'étranger s'y sont établi·es, et ce, alors que la région vit, dans différents secteurs, une inquiétante situation de pénurie de main-d'œuvre.

Ainsi, au cours des dernières années, avec un support de plus en plus engagé du ministère de l'Immigration, de la Francisation et de l'Intégration (MIFI), plusieurs organismes communautaires, services éducatifs, services de santé ainsi que des entreprises de la région ont dû déployer des efforts considérables pour apprendre, dans une perspective intersectorielle, à accueillir, accompagner et offrir des services culturellement adaptés aux personnes arrivant sur le territoire.

Dans ce contexte, l'organisme Accueil et Intégration Bas-Saint-Laurent (AIBSL), une référence régionale en matière d'accueil, d'accompagnement, d'inclusion sociale et culturelle des populations immigrantes enraciné à Rimouski depuis les années 1990, a connu un développement fulgurant depuis 2017. Comme on peut le lire sur son site Web, cette nouvelle réalité a contribué à l'élargissement du mandat de l'organisme, à la diversification de l'offre de service et à un agrandissement considérable de l'équipe et des réseaux de partenaires¹¹. En plus d'accompagner des processus d'intégration des nouveaux arrivant·es, cet organisme a aussi un mandat de sensibilisation de la communauté bas-laurentienne à la richesse de la diversité dans la région.

Migrations forcées et violences genrées : des parcours migratoires complexes

Les personnes réfugiées prises en charge par l'État sont fréquemment orientées en région à faible diversité culturelle en raison des politiques de régionalisation de l'immigration au Québec (Guilbert, 2016). Les personnes réfugiées « cumulent des conditions d'émigration très lourdes avec des conditions d'accueil qui souvent les fragilisent, ce qui multiplie les obstacles à leur intégration » (Chambon et Richmond, 2001: 180). Elles vivent la violence associée au départ, les séparations familiales ainsi que l'impossibilité de se préparer à la vie dans leur pays d'accueil, autant de facteurs qui les amènent souvent à vivre dans une précarité sociale, économique et psychique.

Au cœur de cette réalité, les femmes vivent des défis augmentés par la question du genre (Bassel, 2012; Chamberland et Le Bossé, 2014). La plupart des femmes réfugiées prises en charge par l'État qui sont installées à Rimouski proviennent de régions en guerre et ont souvent vécu, et parfois sur une longue durée, des expériences très traumatisantes, comme des violences organisées, des génocides, des viols collectifs et autres formes de violences genrées (Freedman, 2018; Tyszler, 2018).

Il faut rappeler que pour obtenir le statut de réfugié, les personnes doivent prouver qu'elles sont persécutées dans leur pays d'origine. Depuis quelques décennies, un certain nombre d'auteur·rices qui s'intéressent à ces questions soulignent l'importance de faire une place spécifique aux persécutions liées au genre. En effet, ces chercheur·es proposent de considérer « les persécutions qu'une femme subie *parce qu'elle* est une femme et les persécutions subies *comme femme* » (Macklin, 1995, citée par Freedman, 2008: 170. L'autrice souligne.).

11. Voir <http://aibsl.org/l-organisme/>.

À la source des migrations forcées, notons ainsi, d'une part, les violences subies et liées aux normes culturelles telles que l'excision, le mariage forcé, les violences conjugales, les agressions à caractère sexuel, les violences liées aux législations sur l'orientation sexuelle et les rapports sexuels « proscrits » par la société, les oppressions à caractère religieux, etc. D'autre part, soulignons que l'utilisation de l'agression sexuelle ou de la traite des femmes comme tactique de guerre est maintenant reconnue, comme le précise bon nombre de chercheur·es dans le domaine :

Sous-tendant cette utilisation « stratégique » du viol, nous pouvons retrouver l'idée que les femmes sont responsables de la production et la reproduction biologique et symbolique de la nation (Yuval-Davis, 1997), mais nous trouvons aussi des constructions hégémoniques de la masculinité qui font de ces viols une preuve de la « virilité » des soldats. Par ailleurs, Cynthia Enloe et Jules Falquet nous rappellent qu'il ne faut pas oublier le lien entre le viol comme tactique de guerre et la prostitution institutionnalisée par les militaires (Enloe, 2000 ; Falquet, 2006, dans Freedman, 2008 : 171).

Cependant, comme le rappelle avec justesse Jane Freedman (2008 ; 2018), s'il est reconnu que ces actes de violence ont des conséquences physiques et psychologiques graves, il reste difficile de les faire reconnaître comme une forme de « dommages sérieux » susceptible d'être prise en charge par la Convention de Genève. En effet, les violences subies par les femmes sont très souvent considérées comme appartenant à la sphère privée plutôt que politique. Pourtant, le Haut-Commissariat des Réfugiés (HCR) reconnaît, depuis les années 1990, les femmes qui ont subi de telles violences comme un groupe social à part entière, avec des besoins spécifiques liés aux violences subies.

Malheureusement, encore aujourd'hui, trop peu de pays ont officiellement reconnu cette directive dans leur législation. Le premier pays à l'avoir fait est le Canada. Il reconnaît la nécessité d'aborder la question des femmes réfugiées d'une manière spécifique. Certaines organisations proposent d'analyser les questions et les situations migratoires sous l'angle du genre, tant sur le plan de la politique internationale que sur celui de l'intervention et donc, de l'expérience vécue par ces femmes. La prise en compte des trajectoires des femmes réfugiées, incluant les spécificités liées au genre, nous apparaissait comme une urgence et comme une nécessité dans les espaces d'interventions interculturelles ou au sein des organismes féministes qui accueillent ce type de clientèle.

Le défi d'accompagner les femmes réfugiées en région éloignée : à la source du projet

Une des autrices de ce texte a été informée des défis que vivent les professionnelles qui interviennent auprès des femmes réfugiées par le biais de son implication, d'une part, en tant que consultante auprès d'organismes féministes et, d'autre part, en tant que citoyenne impliquée dans un organisme d'accueil. Les échos émanant du terrain laissent entendre que, à Rimouski, la majorité des professionnelles qui

interviennent auprès des personnes réfugiées, que ce soit dans le domaine de l'éducation, de la santé, de l'employabilité, du logement ou de l'intégration sociale et culturelle, n'arrivent pas à envisager les problématiques sous l'angle du genre. En effet, dans ce milieu en pleine mutation depuis l'arrivée importante de nouvelles et nouveaux arrivant·es, les intervenant·es tentent encore de comprendre la façon de travailler avec ces populations dans une perspective interculturelle. Avec l'arrivée des personnes réfugiées, les différents services peinent à offrir un accompagnement qui prend en compte simultanément la question du genre, celle des traumatismes individuels et les violences collectives subies ainsi que la question des discriminations vécues pendant la période pré-migratoire, migratoire et post-migratoire (Vatz-Laaroussi, 2019).

Ainsi, la chercheure s'est mobilisée, de concert avec les autres autrices de ce texte et d'autres praticien·nes chercheur·es évoluant dans notre département, afin de mettre en place un dispositif de recherche-intervention autour de la question de l'inclusion des femmes réfugiées dans notre région traditionnellement à faible densité de diversité culturelle. Ces recherches représentent, à nos yeux, à la fois une occasion d'observer la mutation actuelle de la communauté bas-laurentienne, tout en soutenant la qualité d'accueil et d'accompagnement dont bénéficient les réfugiées. Nous travaillons à partir d'une posture d'apprentissage transformateur en tenant en considération l'expérience vécue par les intervenantes, celle des organisations ainsi que celle que vivent ces réfugiées utilisatrices des services, que nous envisageons comme de véritables expertes de leur vécu (Cloutier, 2011).

Un dialogue s'est alors amorcé, en premier lieu, entre des chercheures et des intervenantes issues des groupes féministes et des organismes d'accueil. Un espace d'échange, d'abord informel, a été mis sur pied afin d'ouvrir une réflexion sur les difficultés, les questions et les besoins des professionnelles œuvrant auprès des femmes réfugiées dans notre région.

Précisons que les équipes impliquées dans cette recherche-intervention ont travaillé à expliciter une vision et une cible communes, en s'appuyant sur le sens qu'elles donnent à leurs actions et à leurs expériences. Ainsi, comme chercheures, nous restons attentives, car d'une part, nous nous entendons sur l'urgence et l'importance de créer et d'entretenir des conditions qui favorisent la résilience, l'autonomie et le pouvoir d'agir des femmes réfugiées ainsi que la création de réseaux de solidarité. D'autre part, nous observons que les praticiennes qui œuvrent auprès de ces femmes sont souvent mises en difficulté par la nouveauté des situations qu'elles rencontrent et qui les font se sentir plus souvent qu'autrement impuissantes, pour ne pas dire incomptétentes. Elles peinent à absorber l'intensité des récits traumatisques qu'elles accueillent régulièrement. Cela nous a fait comprendre que veiller à sécuriser l'intervention auprès de ces femmes ne peut pas faire l'économie de la création des conditions de support, voire de soins, pour les praticiennes qui les accompagnent.

Rappelons qu'en relativement peu de temps, le milieu bas-laurentien a dû s'adapter à une nouvelle réalité. Les organisations régionales, tout comme les intervenantes, ont découvert progressivement la complexité des enjeux que vivent les réfugiées, tout en étant ébranlées elles-mêmes, se sentant souvent dépassées, en manque de cadres théoriques pour comprendre ce que vivent ces femmes et en manque de cadres pratiques pour pouvoir agir efficacement.

En guise d'exemple, voici l'expérience qu'une des autrices a recueillie lors d'un premier échange avec un groupe d'intervenantes. L'une d'elles racontait une intervention avec une femme réfugiée, et les défis qu'elle y a rencontrés :

Une femme réfugiée dans la trentaine, appelons-la Sara. Elle vient à peine d'arriver dans notre région et elle a été en premier lieu confiée à un organisme communautaire qui a un mandat d'accueillir et d'accompagner les personnes immigrantes réfugiées. Sara est une mère de famille et elle a quatre enfants âgés de 10 ans à 10 mois. Elle est venue seule. Son mari est mort dans la guerre dans son pays d'origine et elle vient de passer avec ses enfants quelques années dans un camp de réfugiés. Son dernier-né est le fruit d'un viol collectif. Elle aime ce bébé qui la tient du côté de la vie, même si, il est pour elle, un rappel constant de ce traumatisme sans nom. Elle est soulagée d'être enfin en sécurité, même si l'adaptation constitue un vrai défi. Comme elle a un jeune bébé, elle ne peut pas encore aller en francisation et elle a besoin d'interprètes pour pouvoir communiquer. Dès son arrivée, elle a beaucoup de choses à faire, elle doit passer par la clinique des réfugiés, pour un suivi psychosocial, elle doit aussi aller à l'hôpital pour faire des examens médicaux avec ses enfants en vue de vérifier si tout le monde est en bonne santé et pour leur offrir une prise en charge rapide au besoin. Elle doit aussi inscrire ses plus vieux à l'école et apprendre à les accompagner pour qu'ils s'adaptent au mieux. Elle devra également chercher une garderie pour son plus jeune en vue de pouvoir commencer ses cours de français. En attendant, elle reçoit de l'aide et des visites des intervenants à son domicile. Un jour, elle a la visite de cette jeune travailleuse sociale. Celle-ci passe vérifier si tout va bien, si les enfants sont bien nourris et si la maman a des compétences parentales nécessaires à l'épanouissement de ses enfants. La jeune intervenante est nouvelle dans ses fonctions. Elle est accompagnée par un interprète. Elle n'a jamais rencontré Sara et sa famille. Elle ne sait pas trop comment s'y prendre, elle n'est pas habituée à transiger avec ce type de clientèle. Elle a un formulaire qui doit lui permettre de faire son évaluation de compétences parentales. Quand Sara réalise que l'intervenante veut savoir si elle a des compétences parentales, elle est très offusquée. Elle dit dans sa langue maternelle, en étant très fâchée. « J'ai traversé l'enfer, j'ai perdu mon mari et mes parents, j'ai pu sauver mes enfants, j'ai veillé sur eux en pleine guerre, je les ai nourris tous les jours malgré les conditions des camps des réfugiées, je les ai emmenés jusqu'ici et ils sont en santé. Cette jeune fille que je ne connais pas ose venir chez moi pour me demander si j'ai des compétences parentales ? » L'interprète explique à l'intervenante ce que dit Sara. La jeune intervenante est désarçonnée. Elle se sent très mal mais elle ne sait pas comment faire, elle ne voulait pas blesser Sara ni l'humilier, elle faisait seulement ce qu'on lui avait demandé de faire... Elle est sortie meurtrie de cette intervention avec la peur au ventre en appréhendant le jour où elle devra retourner chez Sara.

La situation évoquée ici ressemble à ce que décrit si bien Margalit Cohen-Emerique (2013) lorsqu'elle dit qu'en situation d'intervention interculturelle, il arrive que les acteur·rices sociaux peinent à comprendre les demandes et les besoins des personnes réfugiées qu'ils ou elles accompagnent. Le défi de surmonter les biais inconscients et les obstacles à la relation et à la communication est souvent à l'origine des malentendus et des incompréhensions qui déstabilisent les intervenant·es et les privent de leur sentiment de sécurité et d'efficacité.

Il y a visiblement un gouffre qui sépare Sara et son intervenante, c'est-à-dire une incompréhension qui cause dénormes difficultés et des actions humainement et culturellement inadaptées. Ces situations sont très coûteuses, particulièrement pour les femmes réfugiées, mais aussi pour les intervenant·es et les organisations. L'incompréhension mutuelle, la non-reconnaissance de la singularité des personnes et de l'unicité des situations, de la pertinence comme de la véracité de la parole ou encore de l'expérience de ces femmes ainsi que les violences institutionnelles sont autant de facteurs qui nuisent à l'épanouissement, à la santé et au processus d'intégration des femmes réfugiées, et à l'épanouissement des intervenant·es.

Un autre défi se trouve dans l'organisation des services. Comme nous pouvons le voir dans l'exemple, à leur arrivée, les femmes réfugiées ont de nombreuses démarches à faire et elles multiplient les rencontres avec des intervenant·es dans de nombreux milieux. La circulation d'informations et la bonne entente entre les organismes semblent primordiales pour soutenir les femmes réfugiées dans toutes ces étapes, alors qu'elles sont en pleine adaptation et trop souvent coupées de leurs ressources familiales et linguistiques (Vatz-Laaroussi, 2019 ; Veronis, 2019).

Cependant, notons que les organismes chargés d'accueillir et d'accompagner les personnes réfugiées ont reçu des financements du MIFI pour offrir des services spécifiques aux femmes. Ils ont ainsi créé des postes d'intervenantes communautaires interculturelles volet femmes (ICI-Femmes). Ainsi, ces intervenantes sont mandatées par leur organisme pour intervenir dans des situations ayant rapport avec les violences genrées, que ce soit en matière de violence conjugale, de violences à caractère sexuel ou autres. Or, dans le système communautaire en place, ce sont les Centres d'aide et de lutte aux agressions à caractère sexuel (CALACS) qui ont la mission d'intervenir en cas de violences à caractère sexuel, alors que les maisons d'aide et d'hébergement ont celle d'intervenir en cas de violences conjugales. Lorsque les organismes qui oeuvrent en immigration commencent à intervenir dans des situations de violences genrées, ils empiètent sur le mandat des organismes féministes et cela crée des malentendus dans l'ensemble de l'écosystème communautaire de services sociaux.

Au cours de notre recherche-intervention, nous avons pris conscience collectivement que nous avions besoin d'arrêter d'agir en silo pour avoir des approches davantage collaboratives et intersectorielles.

Nous avons réalisé, par ailleurs, que si les intervenantes dans ce type d'organisations sont habituées à travailler en intervention féministe, elles ignorent tout de l'intervention interculturelle (White, Gratton et Agbobli, 2017; Rachédi et Taïbi, 2019). Inversement, les intervenantes interculturelles ne sont pas outillées pour faire de l'intervention féministe (Corbeil et Marchant, 2006).

Devant ces constats, et en vue d'améliorer les conditions de vie et d'accueil des femmes réfugiées et la qualité de vie au travail des intervenantes, nous avons décidé de concert d'organiser des groupes de travail intersectoriels pour proposer des solutions à ces contraintes que tout le monde rencontrait sur le terrain. Au sein de ces groupes de travail, les participantes ont souhaité mettre en œuvre, dans les meilleurs délais, quelques propositions pour soutenir l'ensemble du système qui gravite autour des réfugiées à Rimouski.

L'intersectionnalité au cœur de l'interculturalité : un cadre fécond pour réfléchir ensemble et renouveler nos pratiques d'accompagnement des femmes réfugiées en région

La proposition initiale a été de mettre en dialogue les travaux scientifiques, l'expérience terrain des différent·es praticien·nes issu·es de différentes organisations et disciplines ainsi que la parole des expertes de vécu. Nous avons échangé en nous appuyant sur la recherche en études interculturelles. Nous avions besoin de nous rappeler que celle-ci a beaucoup évolué dans les dernières années et qu'elle a opéré de l'intérieur une véritable critique du courant dit «culturaliste» et des dérives possibles lorsque nous centrons notre regard sur les particularités culturelles et pire encore, si nous considérons l'identité comme la culture d'une manière statique (Montgomery et Agbobli, 2017). Nous ne voulions pas perdre de vue le fait que les approches critiques en intervention interculturelle ont également questionné la vision trop subjectiviste qui met au cœur de sa réflexion la subjectivité et l'agentivité des personnes (Cohen-Emerique et Fayman, 2005; Rachédi et Taïbi, 2019), au risque de psychologiser les problèmes sociaux ou encore de dépolitisier la question des migrations :

À rebours des approches subjectivistes qui s'intéressent davantage aux dimensions micro de la relation interculturelle, les approches critiques mettent principalement l'accent sur les dimensions macro, soit la façon dont les contextes historiques, sociaux, politiques et organisationnels influent sur ces relations (Montgomery et Agbobli, 2017: 20).

Nous voulions mener une réflexion intersectorielle dans une perspective écosystémique (Rachédi et Legault, 2019) prenant en considération les différentes dimensions à l'œuvre en contexte interculturel, afin d'éclairer de façon plus efficace les enjeux rencontrés par les personnes, les groupes et les collectivités autour de l'accueil et de l'accompagnement des femmes réfugiées au Bas-Saint-Laurent.

Nous avons donc formé des groupes composés de chercheur·es universitaires, de praticien·nes et de femmes réfugiées utilisatrices des services, considérées comme expertes de vécu. Nos échanges ont montré que l'écart constaté sur le terrain se retrouvait également dans les travaux scientifiques portant sur la recherche et l'intervention interculturelle. Cette dernière se retrouve de nos jours au carrefour de multiples évolutions interdisciplinaires, tout en continuant à faire si peu de place à la question du genre et donc aux approches féministes. Pourtant, l'intervention interculturelle est résolument pragmatique dans le sens où elle cherche à produire des changements réels autant sur les personnes et les communautés qu'au sein des dynamiques sociales et culturelles (Montgomery et Bourassa-Dansereau, 2017; Rachédi et Taïbi, 2019).

Même si Michèle Vatz Laaroussi (2008) ou Lilyane Rachédi et Gisèle Legault (2019) avancent que l'approche interculturelle *sert de point de départ*, tout en étant insérée «dans une perspective systémique écologique qui donnera une portée plus critique à cette approche qui déborde des sphères communicationnelles» (Rachédi et Legault, 2019: 147), nous trouvions que certaines expériences restaient invisibles dans cette perspective.

Nous avons notamment constaté que les milieux d'intervention interculturelle n'arrivent pas à s'utiliser convenablement pour cesser d'invisibiliser la question du genre. Plusieurs organismes féministes qui œuvrent auprès des mêmes femmes peinent à ne pas invisibiliser les problématiques dues aux questions de la racialisation, des différences culturelles, linguistiques et scolaires ainsi que les rapports de pouvoir qui en découlent et qui génèrent parfois de graves violences institutionnelles, lesquelles répètent malheureusement les violences vécues par les femmes réfugiées et participent ainsi à les traumatiser à nouveau.

Nous avons donc créé des conditions pour que puisse s'amorcer un dialogue entre les perspectives interculturelles et féministes. Nous souhaitions voir s'intégrer, dans les pratiques d'accompagnement et de recherche, une analyse qui prenne en compte les violences et les discriminations structurelles et systémiques liées au genre, à la race, à la religion, à la classe, au niveau de diplomation, à la langue et à la capacité physique et mentale qui peuvent caractériser les expériences des femmes immigrantes et réfugiées. Nous commençons donc à voir ensemble la pertinence de créer un cadre susceptible de nous permettre de continuer à réfléchir sur nos pratiques, de les analyser en vue de les renouveler constamment au service de la santé et du bien-être de ces femmes et de nos diverses équipes. Il devenait donc évident qu'il était important de créer des conditions pour se former collectivement aux approches féministes intersectionnelles (hooks, 1990, 2015; Crenshaw, 1991; Crenshaw et Bonis, 2005; Collins, 2000, 2016; Collins et Bilge, 2020; Pagé, 2014; Pagé et Pires, 2015; Fauteux, 2019).

Nous avons donc proposé d'inverser la perspective pour prendre l'approche intersectionnelle comme point de départ. Nous avons centré notre regard sur les perspectives intersectionnelles et décoloniales (Mignolo, 2021 ; Roy, Lambert, Noel, Boldo et Normandin, 2022 ; Foray, 2022) en intervention interculturelle. En effet, nous cherchions une manière de sortir de cette tendance à l'invisibilisation de l'expérience de racialisation que vivent les femmes migrantes lorsqu'on met davantage l'accent sur les différences culturelles. Nous tentions de comprendre les difficultés d'intégration, sans oser une analyse critique des systèmes d'oppression qui discriminent, marginalisent et vulnérabilisent ces femmes (Choffat et Martin, 2014 ; Bassel, 2012).

Nos échanges autour des expériences vécues par les femmes réfugiées et par les intervenant·es nous ont permis de prendre la mesure du risque des dérives culturalistes. En effet, ces dernières deviennent elles-mêmes racialisantes et entretiennent ainsi des préjugés hérités de l'époque coloniale où l'autre était d'emblée considéré dans une perspective civilisatrice, comme venant d'une société archaïque, sans civilisation, devant s'acculturer pour rejoindre une idée de la modernité qu'incarnerait la communauté d'accueil. Nous avons donc commencé à rêver de décoloniser nos imaginaires et de renouveler nos pratiques et nos politiques institutionnelles pour agir plus justement en contexte interculturel. Nous avions principalement l'objectif de mettre en œuvre une pratique qui permet de tenir compte des rapports de pouvoir et de démasquer des systèmes d'oppression, évitant ainsi de racialiser et de responsabiliser à outrance les femmes réfugiées par rapport à leurs difficultés d'intégration, tout en déresponsabilisant les institutions et la société d'accueil.

Vers une communauté de pratique : Uni-Femmes

Nos groupes de travail ont permis de constater que, malgré les multiples efforts organisationnels, l'augmentation des financements et le dévouement des intervenant·es, les organisations, tout comme les praticien·nes qui y œuvrent, se sentaient souvent dépassé·es par la complexité des situations et la charge de travail qui en découlent. Se mettre à l'écoute de la parole des expertes de vécu nous a permis de faire quelques constats troublants. Il nous apparaissait évident, dans un premier temps, que tout le monde est animé de bonnes intentions et se donne toute la peine du monde pour offrir les meilleurs services possibles. Pourtant, nous parvenions difficilement à prendre en compte de manière efficace et culturellement adaptée les réalités spécifiques liées aux violences genrées pré-migratoires, migratoires et post-migratoires.

Face à ce lourd constat, nous avons souhaité travailler solidairement à l'amélioration du soutien que les différents services tentent d'offrir aux femmes ayant vécu un processus de migration forcée et qui ne sont pas arrivées dans la région du Bas-Saint-Laurent par choix. Nous avons cherché, en partenariat avec différents organismes de la région, à développer un espace de co-formation et de co-développe-

ment professionnel afin de soutenir en continu celles et ceux qui doivent accompagner les femmes réfugiées survivantes des violences genrées. Dans une perspective intersectorielle, nous avons alors mis sur pied une table de concertation et de co-formation qui réunit des intervenant·es en immigration, ceux et celles qui œuvrent dans des organismes féministes en diversité sexuelle, en santé, en éducation, en employabilité, en logement social ou encore en lutte contre la précarité sociale et économique. Nous avions toutes et tous besoin d'apprendre à nous appuyer mutuellement, à alléger les lourdeurs organisationnelles et à intervenir sur les enjeux interculturels systémiques sans invisibiliser les enjeux des violences genrées et les oppressions multiples pouvant être vécues par les femmes réfugiées.

Pour cela, dans une perspective intersectionnelle, nous avons souhaité coopérer avec les femmes ciblées par la violence genrée et un ensemble d'acteur·rices pluridisciplinaires travaillant sur différentes questions et aspects du parcours de la réfugiée, du trauma et de l'accompagnement à l'installation des personnes immigrantes et réfugiées au Québec. L'objectif était de mettre en lien leurs expériences, connaissances, perspectives et pratiques, dans le but de développer un contenu et des outils spécifiques pouvant constituer un modèle de communauté de pratique dialogique entre les acteur·rices accompagnant des femmes immigrantes et réfugiées victimes de violences genrées dans le Bas-Saint-Laurent.

Cette communauté de pratique Uni-Femmes se réunit trois heures toutes les deux semaines. La communauté de pratique (CoP) d'Uni-Femmes est constituée de professionnel·les venant de milieux différents et qui croisent les parcours des femmes immigrantes et réfugiées. Ces professionnel·les se rassemblent afin de partager leurs savoirs et développer leur capacité à faire face aux défis et problématiques qui se présentent dans l'accompagnement de ces femmes. Le but étant d'augmenter le pouvoir d'agir des professionnel·les ainsi que des femmes réfugiées par l'utilisation d'un modèle d'intervention intersectoriel. En plus des rencontres régulières, cette communauté de pratique peut se réunir ponctuellement pour répondre aux besoins ou à des demandes spécifiques de ses membres, car Uni-Femmes veut rester au service des praticien·nes :

Uni-Femmes est un cercle interprofessionnel allié contre les violences faites aux femmes immigrantes. Les aspects de communauté et de cohésion sont centraux pour évoluer vers de nouvelles pratiques de façon intersectorielle. Chaque femme est considérée dans son unicité et chaque situation dans sa singularité. Uni-Femme constitue une plate-forme intersectorielle qui vise à bâtir un modèle de pratique-réflexive pour adapter nos pratiques d'accompagnement aux besoins des femmes immigrantes tout en négociant avec nos différentes contraintes organisationnelles. Des professionnel·le.s de différents milieux se réunissent pour partager leurs défis, difficultés, réponses et expertises variées. Ils proposent des solutions inédites pour soutenir les femmes immigrantes et réfugiées qui vivent ou ont vécu des violences genrées en contexte pré-migratoire, migratoire et post-migratoire (Mission définie par la communauté de pratique Uni-Femmes).

De plus, dans la foulée de la mise en place d'Uni-Femmes, des organismes féministes du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie ont approché l'autrice principale de ce texte et ses collaboratrices afin de développer un projet de recherche-action-participative en vue de les accompagner dans le développement de pratiques d'intervention et de gouvernance féministe intersectionnelle.

L'expérience dont il est question dans ce texte est encore en cours. En conclusion, nous pourrions dire qu'elle nous a conduites à la création de cette communauté de pratique unique au Bas-Saint-Laurent ainsi qu'à la programmation de formations continues sur l'intervention féministe intersectionnelle au service des membres d'Uni-Femmes. Nous comptons faire une évaluation évolutive de cette initiative pour voir les véritables retombées sur les praticien·nes et les équipes, mais surtout sur la qualité des services offerts aux femmes réfugiées dans le Bas-Saint Laurent. Précisons cependant que nous récoltons déjà des résultats significatifs des efforts consentis dans la mesure où, à la suite de ce travail collaboratif, nous observons une plus grande porosité entre les services. Les gens communiquent et se connaissent mieux, s'entraident plus efficacement et les organismes tissent des partenariats plus cohérents et plus fluides.

Bibliographie

- Bassel, L. (2012). *Refugee women: Beyond gender versus culture*. Londres : Routledge.
- Beauchesne, M. (2016). Quelle place pour la connaissance de soi dans la formation en travail social ? Regard sur les conceptions philosophiques de l'éducation, les courants pédagogiques influents et les pratiques pédagogiques émergentes. *Canadian Social Work Review/Revue canadienne de service social*, 33(2), 309-327.
- Biasin, C. (2018). L'apprentissage transformateur : état des lieux et portée heuristique d'un construit en développement. *Phronesis*, 7(3), 1-4.
- Bilge, S. (2009). Théorisations féministes de l'intersectionnalité. *Diogène*, 255, 70-78.
- Choffat, D. et Martin, H. (2014). L'intervention sociale en faveur des femmes migrantes à l'intersection des rapports sociaux de sexe, de race et de classe. *Nouvelles pratiques sociales*, 26(2), 157-170.
- Chamberland, M. et Le Bossé, Y. (2014). Rendre visible l'invisible : savoirs et prises de conscience de femmes immigrantes au sein d'organisations communautaires. *Alterstice-Revue Internationale de la Recherche Interculturelle*, 4(1), 31-44.
- Chambon, A. et Richmond, T. (2001). L'évaluation des services d'établissement pour les personnes immigrantes et réfugiées : enjeux conceptuels et méthodologiques. *Cahiers de recherche sociologique*, (35), 167-183.
- Cloutier, G. (2011). *La valorisation des savoirs de femmes immigrantes en milieu communautaire : source d'inspiration pour l'intervention sociale*. Montréal : Richard Vézina Éditeur.

- Cohen-Emerique, M. et Fayman, S. (2005). Médiateurs interculturels, passerelles d'identités. *Connexions*, (1), 169-190.
- Cohen-Emerique, M. (2011). L'interculturel dans les interactions des professionnels avec les usagers migrants. *Alterstice-Revue Internationale de la Recherche Interculturelle*, 1(1), 9-18.
- Cohen-Emerique, M. (2013). Menace à l'identité des professionnels en situations interculturelles et leurs ressources. Dans E. Prieur et E. Jovelin (dir.), *Travail social et Migrants* (p. 263-276). Paris : L'Harmattan.
- Collins, P. H. (2000). Gender, Black Feminism, and Black Political Economy. *The Annals of the American Economy*, 568(1), 41-53.
- Collins, P. H. (2016). *La pensée féministe noire : savoir, conscience et politique de l'empowerment*. Montréal : Les Éditions du remue-ménage.
- Collins, P. H. et Bilge, S. (2020). *Intersectionality*. Hoboken : John Wiley & Sons.
- Corbeil, C. et Marchand, I. (2006). Penser l'intervention féministe à l'aune de l'approche intersectionnelle : défis et enjeux. *Nouvelles pratiques sociales*, 19(1), 40-57.
- Côté, S. (2018). *Les perceptions et attitudes des étudiants hôtes de l'Université du Québec à Chicoutimi face à l'intégration des étudiants internationaux* [Thèse de doctorat, Université du Québec à Chicoutimi].
- Crenshaw, K. (1991). Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence against Women of Color. *Stanford Law Review*, 43(6), 1241-1299.
- Crenshaw, K. W. et Bonis, O. (2005). Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur. *Cahiers du Genre*, 39(2), 51-82.
- Das, K. (1994). Le défi de l'interculturel dans le secteur non institutionnel et informel. *InterCulture*, 27(2), 13-21.
- Fauteux, J. (2019). L'approche intersectionnelle en pratique. Dans L. Rachédi et B. Taïbi (dir.), *L'intervention interculturelle* (p. 134-140). Montréal : Chenelière éducation.
- Foray, C. (2022). Quelle place pour le discours critique de la race dans le travail social antiraciste et décolonial? *Intervention*, (155), 123-136.
- Freedman, J (2008). Genre et migration forcée : les femmes exilées en Europe. *Les cahiers du CEDREF*, 16, 169-188.
- Freedman, J. (2018). Violences de genre et «crise» des réfugié-e-s en Europe. *Mouvements*, (1), 60-65.
- Guilbert, L. (2016). Diversité, immigration et partenariat dans les régions du Québec. Dans M. Lanouette et E. Rivard (dir.), *Dire la diversité culturelle au Québec, Réflexions sur fond muséal* (p. 12-24). Québec : Les Presses Université Laval.

- hooks, b. (1990). *Yearning race, gender and cultural politics*. Toronto : Between the Lines.
- hooks, b. (2015). *Ne suis-je pas une femme ?* Paris : Éditions de Cambourakis.
- Macklin, A. (1995). Refugee women and the imperative of categories. *Hum. Rts. Q.*, 17, 213-274.
- Mezirow, J. (2000). *Learning as Transformation: Critical Perspectives on a Theory in Progress. The Jossey-Bass Higher and Adult Education Series*. Hoboken : Jossey-Bass Publishers.
- Mignolo, W. D. (2021). Parce que la colonialité est partout, la décolonialité est inévitable. *Multitudes*, (3), 57-67.
- Montgomery, C. et Agbobli, C. (2017). Mobilités internationales et intervention interculturelle : conceptualisations et approches. Dans C. Montgomery et C. Bourassa-Dansereau (dir.), *Mobilités internationales et intervention interculturelle : théories, expériences et pratiques* (p. 29-50). Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Montgomery, C. et Bourassa-Dansereau, C. (2017). *Mobilités internationales et intervention interculturelle : théories, expériences et pratiques*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Pagé, G. (2014). Sur l'indivisibilité de la justice sociale ou Pourquoi le mouvement féministe québécois ne peut faire l'économie d'une analyse intersectionnelle. *Nouvelles pratiques sociales*, 26(2), 200-217.
- Pagé G. et Pires, R. (2015). L'intersectionnalité en débat: pour un renouvellement des pratiques féministes au Québec. Service aux collectivités de l'UQAM en partenariat avec la Fédération des femmes du Québec (FFQ). <https://sac.uqam.ca/upload/files/publications/femmes/RapportFFQ-SAC-Final.pdf>
- Pittaway, E. et Bartolomei, L. (2000). Refugees, race, and gender: The multiple discrimination against refugee women. *Refuge*, 19, 21.
- Rachédi, L. et Legault, G. (2019). Le modèle interculturel systémique: considérer les contextes. Dans L. Rachédi et B. Taïbi (dir.), *L'intervention interculturelle* (p. 144-167). Montréal: Chenelière éducation.
- Rachédi, L. et Taïbi, B. (dir.) (2019). *L'intervention interculturelle*. Montréal: Chenelière éducation.
- Roy, P., Lambert, A., Noel, J., Boldo, V. et Normandin, M. (2022). Changer notre façon de voir, de connaître et de critiquer à travers l'enseignement: un récit de pratique sur l'utilisation de l'approche décoloniale dans la formation en travail social. *Intervention*, (155), 83-95.
- Sorrells, K. (2013). *Intercultural communication – globalization and social justice*. Londres : Sage.
- Tyszler, E. (2018). Sécurisation des frontières et violences contre les femmes en quête de mobilité. *Migrations Société*, (3), 143-158.

- Vatz-Laaroussi, M. (2008). Immigration en région : le territoire local à l'épreuve de la mobilité et des réseaux transnationaux. Dans X. Leloup et M. K. Radice (dir.), *Les nouveaux territoires de l'ethnicité* (p. 79-106). Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Vatz-Laaroussi, M. (2009). *Mobilité, réseaux et résilience. Le cas des familles immigrantes et réfugiées au Québec*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Vatz Laaroussi, M., Bernier, E. et Guibert, L. (2013). *Les collectivités locales au cœur de l'intégration des immigrants : questions identitaires et stratégies régionales*. Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Vatz Laaroussi, M. (2019). Les dynamiques d'intégration et d'inclusion des personnes et des familles immigrantes et réfugiées : une responsabilité partagée. Dans L. Rachédi et B. Taïbi (dir.), *L'intervention interculturelle* (3^e éd., p. 54-79). Montréal : Chenelière Éducation.
- Vatz-Laaroussi, M., Doré, C. et Kremer, L. (2019). *Femmes et féminismes en dialogue : enjeux et défis de la recherche-action-médiation*. Paris : L'Harmattan.
- Veronis, L. (2019). Building intersectoral partnerships as place-based strategy for immigrant and refugee (re)settlement: The Ottawa Local Immigration Partnership. *The Canadian Geographer/Le Géographe canadien*, 63(3), 391-404.
- White, B., Gratton, D. et Agbobli, C. (2017). Actes à poser en contexte interculturel : quelle place pour l'intervention? *Alterstice : revue internationale de la recherche interculturelle/Alterstice : International Journal of Intercultural Research/Alterstice : Revista International de la Investigacion Intercultural*, 7(1), 7-11.



OFDIG

Observatoire francophone
pour le développement
inclusif par le genre

Affaires mondiales
Canada Global Affairs
Canada

Commission
canadienne
des Nations Unies
pour l'éducation,
la science et la culture
pour l'UNESCO

Social Sciences and Humanities
Research Council of Canada Conseil de recherches en
sciences humaines du Canada

UQÀM | IREF
Institut de recherches
et d'études féministes

**Relations internationales
et Francophone**
Québec

UQÀM | Service aux collectivités
Université du Québec à Montréal

